

Nouveautés

Number 101, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

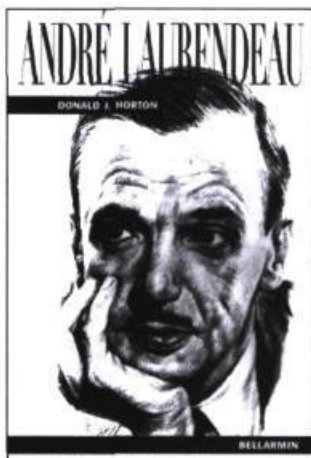
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1996). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (101), 4–20.

- ▼ **BIOGRAPHIE**
Donald J. HORTON
- ▼ **CORRESPONDANCE**
Marguerite YOURCENAR
- ▼ **ENTRETIEN**
René DEROUIN
- ▼ **ESSAIS**
John F. CONWAY
Rémy CHAREST
- ▼ **ÉTUDES**
Lucie BOURASSA [dir]
Nicole DESCHAMPS et
Jean Cléo GODIN
Hélène GAUTHIER
Michel LORD
Donald SMITH
- ▼ **HISTOIRE**
Jacques LACOURSIÈRE
- ▼ **JOURNAL**
Jean PROVENCHER
- ▼ **NOUVELLES**
Daniel POLIQUIN
Sylvie MASSICOTTE
Rachid TRIDI
Wilhelm SCHWARZ
- ▼ **POÉSIE**
José ACQUELIN
Michel BOUTET
Gabriel-Pierre OUELLETTE
- ▼ **RÉCITS**
Robert BAILLIE
Sophie CALLE
René JACOB
- ▼ **ROMANS**
Russell BANKS
Gervais BOUDRIAS
Poppy Z. BRITE
Jacques BROSSARD
Pierre CARON
Jean-François CHASSAY
Marc DEGRYSE
Michel FOLCO
Peter HÖEG
David HOMEL
Sergio KOKIS
Micheline LACHANCE
Claude MARCEAU
Sylvain MEUNIER
Stanley Lloyd NORRIS
Nathalie SARRAUTE
Patrick SÉNÉCAL
François TOURIGNY
Emmanuelle TURGEON
- ▼ **THÉÂTRE**
Michel Marc BOUCHARD
Alain FOURNIER
Michel OUELLETTE
Sylvain RIVIÈRE



▼ **BIOGRAPHIE**

André Laurendeau
Donald J. HORTON
Bellarmin, Montréal,
1995, 357 p.

Donald J. Horton, un historien ontarien, a publié en anglais en 1992, à Oxford University Press, une biographie d'André Laurendeau. Voici enfin la traduction française de cet important ouvrage, qui s'attarde avant tout non pas à la vie personnelle de Laurendeau, mais bien au parcours de sa pensée, à son cheminement intellectuel et politique. C'est en même temps un parcours de trois quarts de siècle de l'histoire québécoise et canadienne que nous offre Horton en historien accompli. Il faut dire que Laurendeau était un homme d'une importance capitale dans l'évolution du peuple québécois. Déjà dans les années 1930, alors qu'il prend la direction de *L'Action nationale*, revue auparavant dirigée par son père jusqu'à son décès en 1968, Laurendeau fut de tous les combats politiques. Cet intellectuel engagé ne laissait personne indifférent. On était pour ou contre ses idées, mais tous s'entendaient pour reconnaître la rigueur et la richesse de sa pensée.

Ce grand nationaliste était aussi un être sensible et timide, qui remettait constamment en cause ses idées. Est-ce pour cela que, à la fin de sa courte vie, — il est mort à 56 ans —, il a accepté de diriger la Commission nationale sur le bilinguisme et le biculturalisme ? Peut-être, car, si on se fie au portrait que l'auteur brosse, Laurendeau était

un grand homme qui n'a jamais hésité à contredire, voire à démolir ses propres opinions dans une éternelle recherche de la vérité et du vrai sens du nationalisme. Pour lui, le nationalisme canadien-français n'avait rien à voir avec le séparatisme. Du moins, pas à la fin de sa vie. Beaucoup lui ont reproché ce changement de cap. Pourtant, il n'a jamais abandonné la cause des Canadiens français. Il ne cherchait que des moyens d'affirmation du fait français en Amérique et il voyait dans le bilinguisme et le biculturalisme canadien un moyen d'étendre l'utilisation du français d'un océan à l'autre. Il a même cru que les francophones en viendraient à former une nation égalitaire au Canada. Ce ne fut qu'un beau rêve : le Canada, où cohabitent deux cultures, est un pays anglophone. Seul le Québec est francophone.

Ricardo CODINA

▼ **CORRESPONDANCE**

Lettres à ses amis et quelques autres
Marguerite YOURCENAR
Gallimard, Paris,
1995, 714 p.

Marguerite Yourcenar s'est éteinte le 17 décembre 1987 sans qu'aucun texte de sa main ne fasse une véritable lumière sur cet écrivain géant (Yourcenar n'employait ce nom qu'au masculin) et cette femme d'une vaste culture. La présente correspondance, *Lettres à ses amis et quelques autres*, ne nous en apprend guère plus sur l'existence semi-nomade de Yourcenar, sur sa relation avec l'Américaine Grace Frick, mais elle dévoile, dans une langue étonnamment littéraire pour le genre, une artiste, une humaniste d'une rare sagesse, constamment préoccupée par son œuvre et ses nombreuses amitiés.

Les quelque trois cents lettres choisies par l'éditeur révèlent la conscience aigüe qu'avait l'auteur de son œuvre, même épistolaire. Jusqu'à sa mort, Grace Frick retranscrivait à la machine à écrire la presque totalité des lettres de sa compagne, les compilant et les annotant soigneusement. Yourcenar exprime à

maints endroits son souci de cette œuvre épistolaire en perpétuelle construction : « il me semble que tout fragment de correspondance n'a sa place que dans une édition posthume », car l'œuvre s'achève alors avec l'écrivain, s'éteignant, dans ce cas, en douceur, dans les dernières lettres qui dévoilent une octogénaire encore fortement préoccupée par la conclusion de *Quoi ? L'Éternité*, le dernier volume du *Labyrinthe du monde*. La correspondance présentée fait donc office de texte littéraire. Yourcenar y développe sa pensée sur son œuvre, sur les personnages qui meublent son univers au même titre que les hommes, sur la religion, sur la philosophie et sur tous ces peuples qu'elle a appris à connaître dans ses nombreux voyages. Ses réflexions se marient aux récits anecdotiques, eux aussi toujours rendus dans le style qui traduit ses racines hellénistiques.

La pudeur presque stoïque de Marguerite Yourcenar écarte toute révélation intime ; elle révèle en revanche la sagesse et l'intégrité d'une femme entièrement vouée à l'authenticité des sources historiques et à la rigueur du ton littéraire : « Que faut-il dire aux hommes ? Avant tout, la vérité sur tous les sujets. L'obligation de dire vrai s'étend à tous depuis le journaliste, payé pour transmettre une vérité d'actualité, jusqu'au poète, chargé d'exprimer une vérité éternelle ». Son respect pour l'intelligence humaine se traduit dans la rigueur qu'elle s'impose lorsque vient le moment de construire ses œuvres, parce que, si Hadrien et Zénon ne peuvent échanger avec tous leurs lecteurs, il en restera toujours quelques-uns pour comprendre ce qu'ils furent à leur époque respective. Son respect va aussi jusqu'à corriger les premières thèses réalisées sur son œuvre, Yourcenar se disant aussi impitoyable envers les personnes qu'elle respecte qu'envers ses propres écrits. Aussi répondra-t-elle à l'un d'eux : « Le mérite d'un écrivain, sa valeur humaine, et, paradoxalement, la beauté de son style, se mesurent en grande partie à sa capacité d'exprimer l'essentiel ».

Le collage qu'a réalisé Gallimard, l'éditeur exclusif de

Yourcenar, dévoile des perles qui jettent sur son œuvre une lumière nouvelle enrichissant les réflexions déjà étoffées de ses plus grands essais, comme *Le temps, ce grand sculpteur*. Une lettre adressée à sa traductrice italienne place les personnes de Zénon et d'Hadrien dans une continuité d'idées qui fait de ces deux hommes les fils et les pères spirituels de Yourcenar, tous deux nourris à la même source et tendant vers le même but : une sage connaissance de l'être humain, de ce qu'il croit être, de ce qu'il veut être, et de ce qu'il est. Ce regard complet sur l'humanité a permis à Yourcenar de rendre palpable la complexité de l'esprit humain, et il permet encore à ses lecteurs, à travers sa correspondance, de comprendre une nouvelle parcelle de l'univers humanistique qui anima cette grande femme.

Érick FALARDEAU

artiste et comme graveur. Ses œuvres monumentales témoignent d'un souci exceptionnel d'interaction physique avec l'environnement naturel et humain, d'une préoccupation constante pour l'intégration entre le lieu d'exposition, le public et l'œuvre.

Dans *L'espace et la densité*, René Derouin analyse rétrospectivement les étapes de sa création (par exemple : *Migrations, Place publique, Équinoxe, Échographies...*). Son exercice, lucide et passionné, révèle, encore une fois, la remarquable cohérence de sa démarche artistique depuis 30 ans. Enfin, si, comme Derouin le proclame, « l'art doit être fait pour [...] se connaître, se reconnaître, se voir », cet ouvrage nous renseigne très bien sur son introspection.

André NOUREAU

▼ ESSAI

Des comptes à rendre. Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'accord de Charlottetown
John F. CONWAY
VLB éditeur, Montréal,
1995, 287 p.
Collection Études québécoises

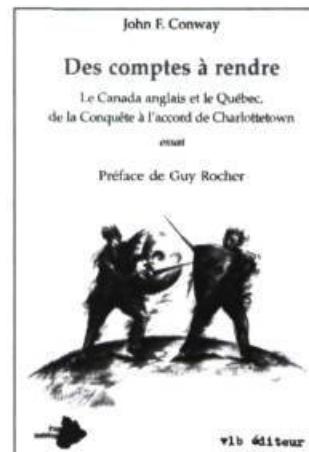
Durant la période préréférentielle, de nombreux ouvrages sur la condition québécoise et canadienne ont été publiés, couvrant le spectre des opinions politiques. En voici un tout à fait étonnant, écrit par un professeur de sociologie de la Saskatchewan, qui conclut que, si le Canada veut éviter la séparation du Québec, il doit reconnaître les injustices qu'il a commises envers la nation québécoise depuis 1760 et payer ses dettes.

Dans son essai — car il s'agit bien d'un essai et non d'un traité d'histoire —, Conway tente d'expliquer à ses compatriotes l'origine des frustrations et des revendications des Québécois. Il y trouve deux sources principales : la domination et l'exploitation économiques et politiques des francophones et leur enfermement dans une seule province, le français étant banni partout ailleurs qu'au Québec. Afin de prouver sa thèse, Conway revoit et interprète les événements marquants

de l'histoire canadienne. Il en ressort que, pour finalement régler les sempiternels problèmes constitutionnels, le Canada anglais devra se débarrasser de trois mythes : le fait que les Québécois ne sont pas distincts et qu'ils ne forment qu'une partie de la mosaïque canadienne, le multiculturalisme, qui empêche une reconnaissance du caractère bilingue et binational du pays, et l'égalité des provinces.

L'essai de Conway s'avère ainsi un véritable acte de courage, qui fut d'ailleurs assez mal reçu chez nos voisins anglophones. Mais le lecteur québécois y verra un geste de sympathie rassurant et une analyse pertinente de son histoire qui l'amènera peut-être à éclairer une décision prochaine. Car, semble-t-il, *Des comptes à rendre* ne s'est pas démodé depuis le 30 octobre dernier.

Louis FISET



▼ ÉTUDES

Faire du théâtre dès 5 ans
Hélène GAUTHIER
Les Éditions Logiques, Montréal,
1995, 204 p.
Coll. Théories et pratiques dans l'enseignement

Les sceptiques seront confondus ! Oui, les enfants peuvent bel et bien faire du théâtre dès l'âge de 5 ans et Hélène Gauthier, qui puise à même sa riche expérience de l'enseignement au préscolaire, le prouve magnifiquement.

Le livre comporte trois parties : différentes conceptions en animation théâtrale avec des enfants, expérimentation des

différents éléments de théâtre avec les enfants de maternelle, montage et création d'un spectacle. « Notre hypothèse de base s'énonce comme suit : si l'enfant a la possibilité d'expérimenter différents éléments du théâtre, s'il dispose du matériel, des outils et des techniques de travail nécessaires, il pourra, de lui-même, prendre en charge l'apprentissage du théâtre » (p. 13).

Détrompez-vous. Il ne s'agit pas ici d'un livre dont le sujet étouffe sous un métalangage obscur. L'auteure, bien qu'elle s'inspire de théoriciens et de pédagogues, préfère utiliser un langage clair s'appuyant sur une écriture schématique et pédagogique. Les sous-titres balisent efficacement le livre et les annexes ne sont pas négligées afin de suppléer aux informations ou de les illustrer.

Le théâtre des enfants d'âge préscolaire et primaire diffère-t-il en tous points du théâtre « adulte » ? Il semble bien que non. Le succès d'un jeune théâtre ne repose en fait que sur un seul point : l'adaptation. En effet, les divers éléments et signes théâtraux pour « les grands » sont tous utilisés comme voies d'expression de la créativité des enfants : ils sont alors adaptés aux jeunes acteurs (et aux budgets scolaires souvent limités) dans un souci pédagogique qui respecte les enfants et les sentiers originaux et imaginatifs qu'ils empruntent dans leur apprentissage.

À qui s'adresse le livre ? Aux enfants d'abord, mais aussi aux enseignants des niveaux préscolaire et primaire, aux animateurs et animatrices de même





▼ ESSAI

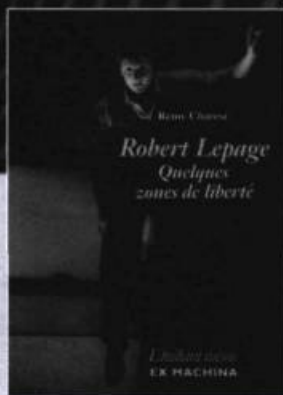
Robert Lepage

Quelques zones de liberté
Rémy CHAREST
L'instant même / Ex Machina,
Québec, 1995, 223 p.

La structure ouverte du livre de Rémy Charest n'est pas sans analogie avec le processus de création de Robert Lepage, qui laisse toujours place à une greffe éventuelle dans ses spectacles en mutations constantes. La forme libre permise par ces rencontres entre l'homme de théâtre et le journaliste épouse diverses modalités : observations fragmentaires

ou exposé plus systématique sur son approche créatrice, carnet de bord sur la genèse d'une représentation ou sur des aspects de pièces marquantes, glossaire de termes clés relatifs au théâtre, réflexions décousues sur l'art, le nationalisme ou quelques confidences sur son enfance et sa famille.

Ces entretiens laissent presque toujours la parole au créateur polyvalent dont les propos sont balisés par les questions pertinentes du journaliste qui relancent le débat sur un vaste éventail de pistes de réflexion : de l'intérêt des infidélités de la mémoire, de la fécondité des télescopes culturels, de la



nécessité, mère de l'invention, de la pluridisciplinarité, de la musicalité du texte.

La « Chronologie professionnelle » qui clôt cette série d'entretiens témoigne de l'exceptionnelle productivité du créateur et de la diversité de son champ d'investigation. Ce cheminement va de la sortie du Conservatoire en 1978 à la mise sur pied en 1996 (?) de La Caserne, centre

de production et de création multidisciplinaire où œuvrera Ex Machina, dont Lepage assure la direction artistique.

Quelques étapes charnières dans cette activité polymorphe : la collaboration au Théâtre Repère, *La trilogie des dragons*, *Vinci*, *Les plaques tectoniques*, *Les aiguilles et l'opium*, la mise en scène du Cycle Shakespeare, la mise en scène du *Secret World Tour* de Peter Gabriel, le tournage du *Confessionnal*, la mise en scène d'opéras, l'élaboration des *Sept branches de la rivière Ota*, etc. Plusieurs projets sont toujours menés de front et cette carrière se déroule à un rythme trépidant et à une échelle internationale : en Europe plus qu'au Québec et au Canada, mais aussi, entre autres, en Australie ou au Japon ; des zones de liberté allant toujours en s'élargissant. Un livre indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la démarche créatrice de Lepage et plus globalement au théâtre de recherche, fer de lance du théâtre québécois.

Gilles GIRARD

qu'à tous ceux et celles qui, de près ou de loin, nourrissent un certain amour (ou un amour certain) pour le théâtre. Un livre convaincant, enrichissant qui témoigne d'un grand amour des enfants.

Jenny LANDRY

Jacques Godbout.
Du roman au cinéma.
Voyage dans
l'imaginaire québécois

Donald SMITH
Québec / Amérique,
Montréal, 1995, 255 p. et
ONF-Québec / Amérique pour
la vidéocassette de 48 min 57 s.

L'architecture livresque s'adapte à la postmodernité, si

l'on en juge par l'essai critique *Jacques Godbout. Du roman au cinéma. Voyage dans l'imaginaire québécois* complété d'une vidéocassette de près de cinquante minutes dans laquelle le cinéaste accorde un entretien au chercheur Donald Smith. Des extraits de plusieurs films réalisés depuis 1961 viennent authentifier les points de vue avancés. Il faut savoir, en effet, que la facture de l'ouvrage se fonde sur le postulat incontestable que chaque roman de Godbout a son pendant cinématographique. Cette perception permet la valorisation des principaux thèmes métaphoriques romanesques, enrichis qu'ils sont par l'image filmique.

Regroupés sous sept chapitres, romans et films s'éclairent mutuellement. À *L'aquarium*, qui projette l'image d'une Afrique gangrenée par la turpitude des colonisateurs, se greffe aisément le documentaire *Rose et Landry*, où l'Afrique francophone reflète dans un miroir déformant des identités plus ou moins hybrides. Du continent noir on plonge dans le drame d'un Québec en train de « s'écrire ». *Le couteau sur la table* et *Alias Will James* interrogent les « ethnies » d'ici qui s'américanisent. Sorte d'intermède à une actualité ahurissante, les romans *Salut Galarneau !* et *Le temps des Galarneau* regorgent de métaphores et de réflexions sur l'actualité québécoise qu'en-

richit d'une certaine façon À *Saint-Henri le 5 septembre*. L'élitisme, le clivage des classes sociales et le langage québécois de *D'amour, P.Q.* se jumellent avec perspicacité aux chasses gardées illustrées dans *Aimez-vous les chiens ?* Le conte écologiste *L'Isle au dragon*, inspiré d'un fait vécu par Godbout, tire à boulets rouges sur le monstre américain envahisseur que le film *Un monologue Nord-Sud* décrit de façon encore plus stupéfiante. Avec *Les têtes à Papineau*, retour brutal dans un Canada bicéphale, il était prévisible d'y accoler *Le Mouton noir*. Enfin, dans *Une histoire américaine*, la Californie sert de toile de fond à une intrigue largement exploitée par *Comme en Californie*.

Aux sept chapitres de l'étude s'ajoute une vidéocassette coiffant sous ses six rubriques des extraits de films commentés. L'entretien de l'écrivain avec le chercheur se transforme rapidement : l'écrivain cinéaste se mue en critique qui analyse à la fois le côté technique de son métier et le parcours qui fut le sien. L'intérêt de ce support médiatique réside dans les séquences choisies qui illustrent les propos de l'auteur.

Cette étude brillamment organisée inscrit avec conviction l'itinéraire emprunté par Godbout, de l'Afrique à l'Amérique, de l'Océan Indien au Pacifique, aussi bien comme romancier que cinéaste. Le critique était son argumentation en glanant dans toute l'œuvre godboutienne, de la poésie de jeunesse aux essais de la maturité, ce qui, au bout du compte, projette une image de continuité et d'unité d'un écrivain aux multiples et, disons-le, parfois déroutantes facettes. Faut-il souligner que les romans les mieux connus, à savoir les plus anciens, jouissent d'une analyse fort poussée, alors que les plus récents demeurent à un stade d'observation qui peut paraître insatisfaisant. Il est aussi déplorable qu'une entreprise si noble n'arrive pas à verbaliser les données dans une langue plus universelle. Au moins trois niveaux se chevauchent : l'objectivité rassurante du chercheur qui se cantonne dans une langue sans affectation est sapée par l'emploi d'un « je » familier qui surgit inopinément dans la démonstration. Que dire des erreurs (*D'amour, P.Q.* est le quatrième roman de Godbout et non le troisième (p. 91), des impruétudes répétées, entre autres, le

choix du mot « exergue » pour « épigraphe », et aussi de la bibliographie plus ou moins fiable pour les données postérieures à 1982 ? Bien que l'appréciation de l'imaginaire de Godbout par Smith se classe parmi les ouvrages d'envergure de la critique, l'approche magistrale de l'œuvre est cependant minée par une conclusion réductrice à des interprétations référendaires du moment. Sans doute que la critique, par un phénomène sournois d'osmose, imite un Godbout qui alimente son imaginaire à l'actualité.

Yvon BELLEMARE

La logique de l'impossible. Aspects du discours fantastique québécois

Michel LORD
Nuit blanche éditeur, Québec,
1995, 361 p.

Dans son ouvrage imposant et richement documenté, *La logique de l'impossible*, Michel Lord, professeur au Département d'études françaises de



l'Université de Toronto, propose un tour d'horizon du genre fantastique, tant dans son contenu que dans ses multiples formes. S'inspirant de nombreuses études antérieures et de théoriciens de la littérature (Bakhtine, Hamon, Propp, Todorov), Lord entreprend de (re)définir le genre en tant que « remise en question du réel », puis comme « mise en texte de l'apparition d'un phénomène étrange, improbable selon les lois de la vrai-

semblance ou le principe de réalité ». Il se fonde également sur l'étude d'écrivains fantastiques consacrés (Ann Radcliffe, Henry James ou Guy de Maupassant), mais oriente surtout ses efforts vers des auteurs québécois, tels Aude, Claude Mathieu et André Carpentier, pour ne nommer que ceux-là.

Parce qu'elle reste très près de la forme « thèse de doctorat », l'étude de Lord, bien que rigoureuse, semble aride par moments, voire réservée aux initiés. Or, si le début (plus théorique) peut décourager plus d'un lecteur, la suite ne peut que les passionner puisque c'est dans ses analyses que Lord fait montre d'originalité. *La logique de l'impossible* ne contient pas de réelles innovations théoriques (on retrouve des interrogations similaires chez Christine Brooke-Rose, *A Rhetoric of the Unreal* paru en 1981), mais l'ouvrage a le mérite d'offrir un panorama assez complet des concepts développés autour du genre et révèle des auteurs injustement méconnus de notre littérature.

Christiane LAHAIE

Livres et pays d'Alain Grandbois

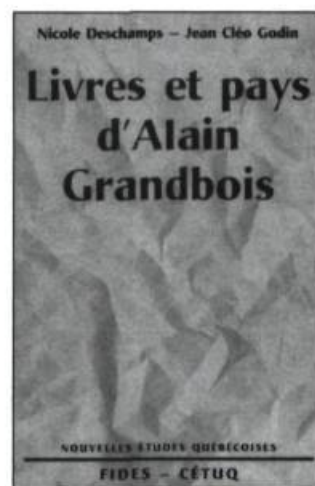
Nicole DESCHAMPS et
Jean Cléo GODIN
Fides, CÉTUQ Montréal,
1995, 149 p.
Coll. Nouvelles études
québécoises

Professeurs au Département d'études françaises de l'Université de Montréal et membres du Centre d'études québécoises, Nicole Deschamps et Jean Cléo Godin dirigent l'équipe responsable de l'édition critique des œuvres d'Alain Grandbois, dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde ». Aussi n'est-il pas étonnant que *Livres et pays d'Alain Grandbois* soit étoffé d'une riche documentation. Nombreux sont les renvois, les citations de lettres, de fragments autobiographiques et de romans. En outre, d'abondantes photos ponctuent le texte.

Par ces références, les auteurs présentent une image nouvelle de ce « père de la modernité québécoise » (p. 49). Il ne s'agit pas d'une simple biographie, mais d'une étude où s'entrecrois-

sent un regard sur la vie et une lecture particulière de l'œuvre. Cette structure transcrit l'oscillation qui caractérise l'univers de Grandbois : un battement perpétuel entre le Livre et le Monde, entre le périple de l'écriture et celui des voyages. Ce qui importe reste de prendre le pouls de l'art par celui de la vie.

De son enfance heureuse, il faut retenir le privilège d'avoir tôt lu de grands écrivains, tels Dostoïevski, Tolstoï, Nerval, Lamartine, Proust ; de sa vie entière, le voyage. D'ailleurs, ce



goût de l'inconnu se reflète dans ses romans : *Né à Québec* et *Les voyages de Marco Polo*, bien que fruits de recherches sérieuses, procèdent plus de la poésie que de l'histoire. Ces œuvres révèlent une soif plus intérieure : « une quête des origines » (p. 81). Mais, selon l'expression de Jacques Blais, cette « célébration des origines » (note 11, p. 50) ne se limite pas à la nation ; elle atteint l'identité personnelle, celle du « je ». Les auteurs ont d'ailleurs recours à des notions de psychanalyse pour en donner une explication claire et soutenue. Somme toute, cet ouvrage constitue un excellent abrégé de la vie et de l'œuvre narrative d'Alain Grandbois.

Mélanie CUNNINGHAM

Erratum

Dans le n° 100 de *Québec français*, à la page 27, dernier paragraphe, il aurait fallu lire « Malheureusement il faut s'arracher les yeux pour lire les textes de cette collection. » et non pas « Malheureusement il faut s'arracher les yeux pour lire les textes de cette collection, qui mériterait d'être repensée. »

La discursivité

Lucie BOURASSA [directrice]
Nuit blanche éditeur, Québec,
1995, 255 p.
Série « Séminaires », n° 7
(Les Cahiers du CRELIQ)

De façon très simplifiée, la discursivité se définit comme la perception ou l'analyse du texte littéraire en tant que discours. Le titre de cet ouvrage collectif ne doit pas laisser d'ambiguïté : il ne s'agit pas d'un traité sur la discursivité, mais bien d'un ensemble de textes portant sur diverses facettes de cette notion théorique.

Ce recueil, faisant suite à un séminaire du CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise), comprend neuf textes de chercheurs de différentes universités au Québec. Une heureuse introduction rédigée par Lucie Bourassa apporte une vision d'ensemble du sujet.

La variété des études et des discussions apparaît à la fois étonnante et rassurante. La juxtaposition de la science-fiction, de l'essai et du récit littéraire, et celui du nom propre, de la perception littéraire et de la littérarité, peuvent sembler déroutants pour un lecteur non avisé qui, dans son intérêt pour la littérature, parvient tout de même à saisir les différentes positions exprimées. Cette multiplicité rassure par la confirmation qu'elle apporte de la diversité et de la vivacité du discours théorique au Québec. Cependant, il est décevant de voir que certains chercheurs ne présentent que des introductions de leurs travaux en cours ; le seul intérêt réside alors dans les rapprochements théoriques qui ont inspiré leurs recherches.

Heureusement, des articles comme ceux de Fernand Roy, de Richard Saint-Gelais et de Pierre Ouellet sont de véritables synthèses du sujet qu'ils abordent ; leur postulat est démontré de façon claire, sans hermétisme théorique.

Un seul regret peut par contre demeurer dans l'esprit du lecteur : il est dommage de constater que les études littéraires sont souvent orientées vers des phénomènes marginaux, comme si l'on tenait pour acquis que tous les outils d'analyse de la littérature « commune » étaient

déjà développés, sans possibilité de remise en question.

René AUDET

▼ HISTOIRE**Histoire populaire du Québec. Tome I : Des origines à 1791**

Jacques LACOURSÈRE
Septentrion, Sillery,
1995, 480 p.

Il y avait déjà la *Brève histoire du Québec* (Hamelin et Provencher), *l'Histoire du Québec contemporain* (Durocher, Linteau, Robert), *l'Histoire, 1534-1968*, première édition de *Canada-Québec. Synthèse historique* (Lacoursière, Provencher et Vaugeois), le *Petit manuel de l'histoire du Québec* (Bergeron). Voici *l'Histoire populaire du Québec* dont le premier tome, depuis les origines jusqu'à l'Acte constitutionnel de 1791, vient de paraître aux éditions Septentrion que dirige Denis Vaugeois. Son auteur, Jacques Lacoursière, est un historien reconnu et apprécié, un vulgarisateur de grand talent, capable d'expliquer, dans une langue accessible et dans un style clair et agréable, les principaux événements qui ont fait l'histoire du Québec. Premier d'une série de quatre, ce tome reprend presque intégralement le contenu de *Nos racines*, une populaire série destinée au grand public devenue aujourd'hui introuvable. Il commence bien avant l'arrivée de Jacques Cartier, puisqu'il est question, dans le premier chapitre, de l'invasion normande (début du IX^e siècle) avec Éric le Rouge. L'auteur suit à la trace les grands explorateurs, Colomb, Cabot, Verrazano, puis Cartier et les autres, qui ont, pour la plupart, laissé des récits de leurs explorations auxquels il puise abondamment. Il insiste longuement sur les premiers contacts des Blancs avec les Autochtones, les premières tentatives de peuplement, la fondation de Québec, etc. Il s'intéresse encore aux difficultés des Blancs avec les Indiens, aux nombreuses guerres ou conflits armés, aux monopoles, en particulier celui des fourrures, à la pénétration et à l'exploration du nouveau continent, à la

Guerre de la Conquête et à ses conséquences, à l'invasion américaine de 1775. Il explique longuement l'importance de l'Acte de Québec pour les Canadiens français, qui luttent pour leur reconnaissance, ce que ne manquera pas de révéler l'Acte constitutionnel, qui devrait amorcer le deuxième tome.

L'Histoire populaire du Québec se lit bien, car l'auteur colle à



ses sources qu'il exploite avec talent, en évitant l'hermétisme et le vocabulaire savant. Il est toutefois un défaut majeur qui réduit considérablement la portée de l'ouvrage et qu'il faudrait corriger dans les tomes subséquents : c'est l'absence totale de références précises. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître de la part d'historiens chevronnés, comme l'auteur et l'éditeur, le volume ne contient pas une seule note infrapaginale. Le lecteur doit faire de trop nombreux actes de foi, ce qui est fatigant à la longue, même si, selon l'éditeur Vaugeois, « l'auteur n'avance rien qui ne soit appuyé sur des documents fiables. Également il fournit finalement assez de précisions pour donner une bonne idée de la source utilisée » (p. 8). Voilà qui dérange. Si les documents étaient si fiables, pourquoi ne pas les fournir aux lecteurs qui auraient le goût de se renseigner davantage ? Pourquoi ce manque de respect à l'égard des lecteurs, puisque l'auteur, de toute façon, disposait de toutes ces sources ? En raison de cette importante lacune, l'œuvre de Lacoursière n'est pas « monumentale », comme le prétend l'éditeur. À plus d'un endroit, le lecteur se demande où l'historien a puisé

ses renseignements. Voilà qui agace. Et c'est dommage.

Aurélien BOIVIN

▼ JOURNAL**Un citoyen à la campagne**

Jean PROVENCHER
Boréal, Montréal,
1995

On aborde *Un citoyen à la campagne* en se disant que Jean Provencher a eu le courage de faire ce dont plusieurs ont rêvé un jour, c'est-à-dire tenir un journal de tout ce qui peut arriver au fil d'une année complète lorsqu'on choisit de vivre près des bêtes, des plantes, du ciel et des oiseaux. Dans ce livre sont nommés avec une égale passion les choses et les êtres. L'historien fait plus que nous intéresser, il nous fascine ; surtout quand il mêle ses propres vagabondages à propos des éperviers ou des pissenlits au fait que Samuel de Champlain n'aurait pu avoir un bouquet de ces fleurs sur sa table ou près de son lit. L'historien devient poète, et le poète se fait philosophe dans une série de textes qui voyagent entre deux printemps, qui racontent des histoires de papillons, de suisses et de tyrans tritri.

Un citoyen à la campagne tourne autour d'une interrogation centrale : faut-il que j'intervienne pour réduire le poids de la souffrance dans le monde ? La réponse se trouve dans la sueur, la réflexion et le compost. *Tout l'univers est aux pommes*. Tout est d'un tel calme dans ce livre qu'on dirait le calme d'un automne final, juste avant les grandes blancheurs. On y découvre la beauté du silence et de tous les silences habités. Et puis, il y a quelque chose de tragique dans l'histoire de ce quiscalpe croque-mort qui s'apprête à être dévoré par le froid. Il y a de la tendresse pour les oiseaux dans *Un citoyen à la campagne*, un amour aussi lumineux que dans *l'Œil américain* de Pierre Morncy. La comparaison était inévitable.

Jean DÉSY

NOUVELLES

Helden / Héros

Wilhelm SCHWARZ

L'instant même, Québec,
1995, 224 p.

Professeur de littérature allemande à l'Université Laval, Wilhelm Schwarz livre avec *Helden / Héros* un recueil bilingue allemand / français où il témoigne de la déchirure contemporaine de l'Allemagne. Les nouvelles présentent des personnages qui ressentent tous l'ambivalence entre le ressentiment et la culpabilité découlant de l'histoire récente de leur pays. Si certains des récits se déroulent pendant les années de guerre, d'autres sont actuels ; on rencontre ainsi des personnages qui subissent les tourments du second conflit mondial et d'autres qui vivent en exil, au Québec.

La dynamique du recueil repose essentiellement sur cette opposition constante et apparemment aléatoire entre l'ici-maintenant et l'ailleurs-autrefois.



Chaque nouvelle semble trouver sa contrepartie dans un texte où des personnages, pourtant similaires, se retrouvent dans des situations différentes. Dans le texte éponyme, un jeune garçon ne dénonce pas un fuyard et ne devient pas un des « héros » qu'on glorifie tant, tandis que, dans « L'homme de Montréal », le protagoniste entretient plusieurs relations amoureuses, sans que cette vie secrète ne contamine sa relation conjugale. De même, la tourmente historique vécue en Allemagne de l'Est trouve son équivalent dans la rigueur du climat de la Beauce où vivent désormais quelques

personnages exilés. Bref, cette opposition contribue à installer un climat ironique qu'accroît la distance entre le narrateur et les personnages. Les nombreuses intrusions de l'instance de narration permettent ainsi de réfléchir aux aléas historiques qui séparent les gagnants des perdants.

Georges DESMEULES

Voyages et autres déplacements

Sylvie MASSICOTTE

L'instant même, Québec,
1995, 128 p.

Les vingt-huit textes qui composent le recueil de Sylvie Massicotte, *Voyages et autres déplacements*, également parolière pour Dan Bigras, rappellent tous l'angoisse et l'isolement de personnages en transit. Par leur brièveté, ces récits évoquent les impressions fugaces que ressentent ceux qui voyagent non pas pour découvrir de nouveaux horizons, mais bien pour fuir le leur.



Que les nouvelles parlent de rencontres de hasard, de voyages entre amants, de scènes de rupture ou de rapatriement au pays d'un personnage malade, on y retrouve toujours une constante : l'introspection. Les protagonistes cherchent tous à se retrouver, à identifier le malaise qui les pousse à ces déplacements. C'est d'ailleurs le fil conducteur du recueil car, si celui-ci présente d'abord une femme détestant les voyages et pourtant conviée à photographier un couple de touristes « normaux », il se termine par les confessions d'un sidéen forcé de constater qu'il ne ramène rien d'autre que

le stylo qui lui permet d'écrire le mot « fin ».

Ces voyages correspondent donc à la quête éternelle de personnages qui veulent laisser une trace de leur passage sur Terre, mais qui n'ont pas de prise sur leur monde. Sylvie Massicotte cherche à rendre ce sentiment à l'aide d'une écriture elliptique, où les descriptions s'apparentent à des souvenirs de voyages. Cette caractéristique contribue ainsi à réunir sujet et discours puisque la concision des récits et la récurrence du même procédé stylistique calquent les impressions des personnages : nombreuses mais toutes un peu floues, peut-être proches en cela de paroles mises en musique, où les couplets reprennent tous la même mélodie.

Georges DESMEULES

Le canon des Gobelins

Daniel POLIQUIN

Le Nordir, Ottawa,
1995, 171 p.

L'année passée, il s'en est passé des choses. D'abord, je suis pas parti de chez nous. Ensuite, je me suis pas trouvé d'emploi. Enfin, je me suis pas marié » (p. 132). Humoristique, parfois ironique, *Le canon des Gobelins* offre dix nouvelles habilement ficelées. Si les premières tardent à susciter l'intérêt, c'est à partir de « Les bonnes sœurs » et de « L'Anglaise » que le lecteur se sent réellement captivé et le demeure jusqu'à la fin du recueil. On lui présente les déboires d'une jeune pensionnaire résidant à Ottawa ainsi que ceux de sa mère anglophone.



« L'art avunculaire en trente-neuf leçons » fournit des conseils ironiques pour « achaler » les enfants des autres, tandis que « Pourquoi les écureuils d'Ottawa sont noirs ? », une nouvelle symbolique, fait plutôt réfléchir sur l'assimilation culturelle. « Victoria » est cependant celle qui étonne le plus, en présentant une même réalité (la vie de Micki) selon le point de vue de trois narratrices différentes : la future femme d'un futur juge, la Torontoise et la naïve Terre-neuvienne. Construit de façon judicieuse, le récit crée des métamorphoses et des paradoxes tout à fait insoupçonnés. « L'anonyme nue », la dernière nouvelle, fait sourire en bouclant harmonieusement le recueil avec une chute inattendue.

En plus de lever le voile sur des préjugés ethniques, l'auteur met l'accent sur des thèmes comme l'appartenance culturelle et linguistique, la création des couples et le départ des jeunes adultes de la résidence familiale. Qu'il s'agisse d'un voyou qui assiste au mariage de son « ex » ou d'une adolescente de treize ans qui se sauve en compagnie de son « assassin », les personnages, pour la plupart, apprennent, par leurs expériences amoureuses et amicales, à aimer avec plus d'intensité.

Daniel Poliquin n'en est pas à ses premières armes avec ce recueil. Interprète, traducteur de Matt Cohen, Jack Kerouac, W. O. Mitchell et Mordecai Richler, il a aussi reçu un accueil chaleureux pour son premier roman : *L'écureuil noir*. *Le Canon des Gobelins*, son sixième ouvrage, est donc empreint d'un humour savoureux et d'un ingénieux raffinement de la narration.

Chantale GIGUÈRE

Le doigt dans l'engrenage

Rachid TRIDI

Les Intouchables, Montréal,
1995, 178 p.

Trois ans après la publication de *L'Algérie en quelques maux*, Rachid Tridi nous offre cet ouvrage qui se présente comme une peinture d'Alger sous ses pires maux. Les onze nouvelles que regroupe *Le doigt dans l'engrenage* lèvent le voile sur une « algérianité » forte de tricheries

et de magouillages, une société plongée dans un état avancé de dégradation des valeurs.

Tridi expose une série de tableaux où point toujours un climat désabusé et pessimiste, et le ton de l'écrivain est d'une concision et d'une neutralité peu communes. La duperie et les tractations malhonnêtes surabondent dans cette humanité au cœur gâté, trente ans après l'obtention par l'Algérie de son indépendance politique. Dans « Le voyage interrompu », le rêve d'une famille de voyager en France est anéanti par la crapulerie d'un préposé aux réservations qui ferme les yeux sur une combine d'importation frauduleuse. « La prière » concerne une frange d'individus qui ne répondent pas à leurs devoirs de musulmans et prennent prétexte du mois sacré du Ramadan pour faillir à leurs obligations de citoyens, de travailleurs ou de commerçants. Dans « Le pacte », un père donne sa fille en mariage à un homme riche, bien placé et bigame, en vue de blanchir son passé de traître à la révolution. La cruauté du sort devient une absurdité sans espoir dans l'« Infanticide involontaire à la tomate » où, dans un contexte de pénurie alimentaire, une mère tue, par mégarde, son gamin en lui assenant un coup fatal de boîte de soupe. Aux confins de ce Maghreb déchiré, Tridi semble convaincu qu'« il n'y a plus moyen de vivre en paix en Algérie si l'on tient à conserver un minimum de dignité » (p. 65). Algériens et Algérois mettent le doigt dans l'engrenage de la tromperie, un engrenage que nul ne peut arrêter — c'est l'inexorable enchaînement déclenché

par l'effondrement des valeurs. Le Marocain Driss Chraïbi avait déjà démontré qu'il est possible d'aimer passionnément son pays en le décantant sévèrement. Tridi illustre cette possibilité avec la charge explosive qu'il applique à l'Algérie. Écrit dans un style journalistique, sobre et sans minauderies, *Le doigt dans l'engrenage* offre plusieurs variations autour d'une même situation critique et il saura plaire aux lecteurs pessimistes avertis.

Patrick BERGERON

▼ POÉSIE

Sans doute tu es l'aube

Michel BOUTET
Le Loup de Gouttière
et Le Dé Bleu, Québec,
1995, 99 p.

Poitevin de naissance, Michel Boutet a amorcé sa carrière de chansonnier en 1972, aux côtés de Mouloudji, Paco Ibáñez et Félix Leclerc. Cet interprète répond pleinement à sa vocation d'artiste : mime, comédien, directeur artistique, il est de plus écrivain, ayant publié, aux Éditions La Naé, *Chansons clandestines* (1976) et, aux Éditions Ressacs, *J'irais de travers* (1980). Avec le recueil *Sans doute tu es l'aube*, Boutet souffle sur les mots pour soulever, sous la poussière, la poésie.

En effet, ces pages suggèrent, en filigrane, la symbiose entre la matière et l'esprit. Derrière l'opacité et la vétusté du monde terrestre, semble s'élever l'encens secret du mystère. Le regard du poète transperce les choses pour en extraire la part d'invisible ; parmi la confusion, le magma

sans cause, l'œuvre se fixe : « dans ce pays de glaise° depuis toujours° je cherche° le granit » (p. 15). Mais l'unique point d'ancrage se trouve dans « l'appel du vide » (p. 22). Seul l'amour pourra, de ce rien, de ce silence, faire jaillir les mots : « J'ai aimé que tu parles° douce° à mots nus° que tu viennes chercher° ce silence au fond de moi » (p. 46). Toujours, le silence cisèle la poésie, en constitue la respiration. C'est pourquoi le poète le désire et l'exalte tant : « offre-moi° une part° de ce silence° qui orne tes épaules » (p. 72).

Poésie du vertige et de la profondeur, où « les mots sesaoulent » (p. 5), *Sans doute tu es l'aube* tisse une dentelle dont les entrelacs rendent hommage à l'infini qu'ils ornent. Toute merveille réside dans cette vibration sur le vide : « la danse° est ton plus bel habit° ta trace° dans l'espace° et tu laisses° en dansant° comme un sourire incandescent » (p. 62). Tour à tour fermée et ouverte, cette huitre, balbutiement du « silence [qui] entre dans la musique » (p. 99), cèle la perle de l'ineffable.

Mélanie CUNNINGHAM

L'oiseau respirable

José ACQUELIN
Les Herbes rouges, Montréal,
1995, 91 p.

Acquelin a déjà fait paraître trois recueils de poésie dont l'écriture était encore trop marquée par une volonté de travailler la forme au détriment d'une pensée lyrique forte et affirmée. Dans *L'oiseau respirable*, paru aux Herbes rouges, il approfondit un nouveau mode

poétique, pas très éloigné de celui de François Charron, où l'appréhension du réel passe par une « sensibilité orientale et actuelle », pour reprendre l'argumentaire de l'éditeur. Le monde des vivants et des objets perd sa densité sous le regard du poète qui n'en retient que la beauté aussi fugace soit elle : « Aussitôt tout oiseau devient respirable/ aussitôt nous sommes heureux d'être/plus inutiles que nos larmes » (p. 29).

La poésie se fait initiatique, ouverture sur une autre dimension du réel et du poète où tout devient un grand chaos indifférencié et où tout fait signe pour autant que l'on sache lire : « vois ces poèmes chinois/que les pigeons écrivent en marchant » (p. 88). Divisé en deux parties, « L'oiseau respirable » et « Le jour est mystérieux », le recueil présente, dans un premier temps, des textes qui interrogent le quotidien ou qui sont des questions d'ordre métaphysique ; dans un deuxième temps, sont regroupés près de 90 quatrains qui sont comme autant de réflexions brèves et de méditations sur des paradoxes que l'on digère à petites doses tant elles sont denses et souvent énigmatiques.

Roger CHAMBERLAND

Tambours et morceaux de nuit

Gabriel-Pierre OUELLETTE
Éditions du Noroît, Montréal,
1995, 66 p.

Gabriel-Pierre Ouellette n'est pas un inconnu pour celui qui fréquente ou a fréquenté des revues comme *La Nouvelle Barre du jour*, *Mæbius*, *Estuaire* ou *Liberté* puisqu'il y a fait paraître, depuis 1968, plusieurs poèmes ici reproduits. Il s'agit donc d'une espèce de rétrospective, mais qui n'en est pas tout à fait une puisque l'auteur a réécrit plusieurs poèmes. L'ordre chronologique de publication a sensiblement été respecté, ce qui nous permet d'observer la maturation de l'écriture et la mutation formelle. Ouellette est d'abord et avant tout un poète de l'espace et de la nature. Il donne à sa poésie la couleur des saisons, de l'eau et du ciel : « Tout est bleu dans la nuit comme au soir/On ne sera plus jamais heureux » (« Sur la



terre comme au ciel»). Le moi lyrique s'estompe souvent devant la force d'évocation des paysages et des lieux qui sont toujours sources de questionnements et porteurs de sens. La diversité thématique est peut-être le plus grand écueil de ce recueil qui nous fait faire le tour du propriétaire, sans jamais ouvrir les portes des chambres.

Roger CHAMBERLAND

▼ RÉCITS

Chez Albert

Robert BAILLIE
L'Hexagone, Montréal,
1995, 163 p.
Collection Itinéraires

Après cinq romans où il a exploité des matériaux tirés de son expérience, Robert Baillie nous entraîne au restaurant de son père, *Chez Albert*, mais aussi au sein de sa famille. L'écrivain livre une série d'anecdotes réparties en deux blocs intitulés « Devant un portrait de ma mère » et « Du côté de *Chez Albert* », aux réminiscences littéraires évidentes (Nelligan et Proust), et groupées en quinze portraits : sept à sa mère, huit à son père, autour desquels gravitent les personnes importantes de sa vie : grands-parents, tante, amis, professeurs. En somme, un récit où l'émotion et l'humour rachètent largement ce que pourraient avoir de banal des révélations tellement personnelles qu'elles risqueraient d'être sans intérêt pour les autres. Le conteur s'en tire avec bonheur, car il sait justement nous intéresser. Ses

apprentissages ressemblent à ceux de tous les enfants et adolescents de son temps pas si lointain (il est né en 1947, à l'époque des baby-boomers), mais cette chronique familiale trace un portrait social authentique en même temps qu'elle raconte la naissance de sa vocation littéraire, dont il nous révèle quelques aspects. « Les récits qu'on livre à la voracité du monde sont autant de parjures » (p. 37), soutient-il, en se croyant obligé de justifier le caractère intime de son récit.

N'insistons pas sur l'emploi plutôt agaçant du futur et la présence étonnante de quelques coquilles (p. 46 ; « étraîner » pour « étrenner », p. 105 ; « serin » pour « serein »), et reconnaissons l'aisance et le naturel d'un style agréable et fort bien maîtrisé.

Gilles DORION

Des histoires vraies

Sophie CALLE
Actes Sud, Arles,
1995, 62 p.

Il y a plusieurs façons d'aborder l'œuvre de Sophie Calle. Entre la photographie et l'écriture, plusieurs ponts se sont tissés, si bien que ces deux formes d'expression sont, chez elle, à peu près indissociables.

Mises en scènes de la vie privée, drames intimes, le tout avec preuves à l'appui, rien n'arrête l'artiste multidisciplinaire. Entre le narcissisme et la détresse, chacune de ses créations (expositions, publications, films) la dévoile avec ses faiblesses, ses obsessions, ses envies impudiques. En 1982, elle engage un détective qui la suit et la photographie. En 1983, elle trouve un carnet d'adresses. Elle appelle et photographie les gens qui le composent ; une sorte d'enquête qui l'amène à publier un portrait du propriétaire dans *Libération*. Il n'en fallait pas plus pour piquer l'imagination du romancier Paul Auster qui s'est inspiré de Sophie Calle pour un personnage de *Léviathan*.

Des histoires vraies poursuit la veine autobiographique de l'auteure. Un petit livre fait de récits minimalistes alliés à des photos crues, sans fard. Les récits autant que les photos sont

autonomes. Pourtant, leur assemblage produit un effet étrange : les photographies n'ajoutent pas aux mini-récits ; au contraire, elles dépouillent l'écriture jusqu'à son degré zéro de fiction. Tout est vrai. La lettre d'amour commandée à un écrivain public existe : on la voit. Le peignoir du premier amant aussi : on peut en observer les coutures, les plis, la texture. De même pour le faux mariage et le strip-tease.

À elle seule, l'histoire du confédier à qui Sophie Calle envoie anonymement des vêtements, chaque année pour Noël, n'aurait pas le même impact sans la photographie de la cravate. L'aller-retour entre le texte et la photo donne un effet choc du réel.

La section « Le mari », composée de dix récits, développe en durée l'histoire d'une rencontre avec un certain Greg Shepard. De la rencontre à la rupture en passant par le mariage, l'auteure traque l'amour, son absence, la non-réalisation du désir. Il existe aussi la version filmée de cette histoire sous le titre *No sex last night* qui pousse encore plus loin le jeu de l'exhibitionnisme.

Des histoires vraies à lire et à voir, ne serait-ce que pour confronter notre vision du monde à celle de Calle : suivre le hasard peu importe où il mène. Et si le hasard ne vient pas à nous, le provoquer.

Corinne LAROCHELLE

Quoi ? Les objets du passé

René JACOB
Le Loup de Gouttière, Québec,
1995, 82 p.

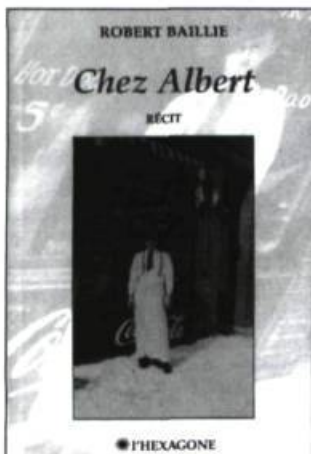
La boîte avec le carré parfait

René JACOB
Le Loup de Gouttière, Québec,
1995, 96 p.

Pharmacien de profession habitant la Beauce, René Jacob publie coup sur coup deux recueils de récits dans lesquels il nous livre des anecdotes autobiographiques. Il raconte son enfance et les marques du passé qui l'habitent aujourd'hui, qu'il redécouvre par des objets qui sont profondément ancrés dans ses souvenirs. Ces renvois se doublent de références littéraires, qui scandent les situations parallèles entre la vie de Jacob et celle de grands auteurs du XX^e siècle.

Dans *Quoi ? Les objets du passé*, l'adulte d'aujourd'hui revoit son enfance par les objets qui constituent autant de rappels du passé que les souvenirs mêmes. L'attachement aux objets, qui sont soit un héritage familial soit des choses liées aux passages de l'enfance, enveloppe les réminiscences de Jacob. Dans le paysage de la Beauce évoluent des gens aux douces mœurs, ce qui laisse place à la séduisante naïveté des jeunes années paisibles. La mélancolie du passé habite ces récits simplement juxtaposés, réunis pour le plaisir du conte.

Comme une suite au premier recueil (des renvois implicites en supposent la lecture préalable), *La boîte avec le carré parfait* montre également l'importance de l'objet, parfois décoration, parfois œuvre d'art. Voulant recréer le plaisir du moment, Jacob relate différents achats d'œuvres, de sa « tête de lit de style colonial » dans son enfance aux « vases Venini et [au] tissu de Mariano



Fortuny ». C'est l'occasion rêvée de nommer les choses précieuses au cœur de la personne ; cependant, le recueil devient vite une énumération des œuvres et des griffes d'artistes qui transforment, par exemple, un chandail en un « tricot Missoni » ; le nom et le luxe de l'objet masquent son lien à l'auteur. L'obsession du collectionneur professionnel s'atténue dans « Ce matin, samedi » et dans « La boîte avec le carré parfait » ; la littérature envahit à nouveau le discours de l'auteur, et les objets se répondent l'un l'autre dans le cheminement personnel de Jacob.

Illustrés par des œuvres de Susan G. Scott (qui ne font qu'agrémenter le livre objet), les deux recueils sont des exemples d'une littérature intimiste québécoise. René Jacob tente de se lier à « Simone [de Beauvoir], Jean-Paul [Sartre] et Marguerite [Yourcenar] » (*Quoi ?...*, p. 81), mais l'obsession matérielle entache la beauté du lien entre des objets et une personne envoûtée par la mélodie du passé.

René AUDET

▼ ROMANS

Le navire d'Acoma

Marc DEGRYSE
Québec / Amérique, Montréal,
1995, 294 p.

Second roman de Marc Degryse, *Le navire d'Acoma* est une suite de *Érick, l'Américain*. Les deux romans exploitent l'amitié qui unit Érick et Markus, deux Français qui, lors de leur première rencontre, en Allemagne en 1965, ont fait le serment de partir ensemble à l'aventure vers l'Orient. Le destin les sépare bientôt. Markus entreprend alors sa recherche d'Érick, qui aura duré vingt ans. À la fin du premier volume, Markus a retrouvé Érick à New York ; le contenu de leur bref entretien n'est toutefois dévoilé que dans *Le navire d'Acoma*, par bribes, à mesure que Markus accepte de se le remémorer. Parti de New York sous le choc des révélations, il se dirige vers San Francisco, où il espère refaire sa vie. Il traverse ainsi les États-Unis, « dans une sorte de *road movie* perpétuel » (p. 164), dans l'es-

poir d'« aller vérifier le mythe » (p. 70). Mais arrivé sur la côte du Pacifique, il constate alors son échec, de même que celui de toute l'Amérique, qui repose entière sur la « volatilité d'un bonheur de cinéma » (p. 263). Il repart donc en sens inverse, vers l'Est, à contre-courant de l'itinéraire par lequel s'est forgé le mythe américain, et ce n'est qu'ainsi qu'il trouvera un sens à l'Amérique et à sa propre existence. Il a en quelque sorte accompli « l'aventure vers l'Orient »...

C'est à travers le journal de voyage de Markus — qui est en même temps son journal intime —, ainsi que par diverses lettres, qu'est révélée une vision « de l'intérieur » de l'Amérique (« A-t-elle jamais existé ailleurs que dans mon désir ? » (p. 18)). Les réminiscences, les rêves (semi-éveillés) et les quasi-hallucinations surréalistes alternent dans le récit, contrastant avec de non moins fréquentes références à l'histoire, à la philosophie et à la littérature. Les longues phrases de Degryse sont souvent envoûtantes, bien que le texte soit parfois à la limite de la prolixité. Le romancier évoque avec éloquence la nostalgie d'un passé individuel et commun (celui de ce continent qui *aurait pu* être français) et traduit avec précision cette traversée de l'Amérique où tous les temps sont pourtant abolis...

Fabrice GAGNON

Fleur-Ange ou les poètes n'ont pas de fils

Sylvain MEUNIER
Québec / Amérique, Montréal,
1995, 236 p.

L'histoire que raconte Sylvain Meunier dans *Fleur-Ange ou les poètes n'ont pas de fils* est vraiment époustouflante ! Inspiré par la découverte d'un véritable poème inédit de Nelligan écrit à l'intention de sa mère, l'écrivain a imaginé ce roman qui se veut une longue lettre d'amour d'un fils à son père, un hymne à la poésie en même temps qu'une réhabilitation réussie de la mémoire du grand poète interné pendant les trente-cinq dernières années de sa vie.

Il s'agit en fait d'une lettre aux dimensions livresques écrite

par Jef, un chansonnier de métro, qui partage son récit selon neuf couplets et un refrain dans lesquels il évoque sa vie entière vécue avec les personnes qui lui ont été ou lui sont encore chères. La quarantaine avancée, ce héros bohème, à mille lieues des attentes d'un père ultraconservateur, tente un dernier effort de rapprochement avec le vieil homme. Si cette lettre est interminable, c'est qu'elle prend les dimensions des fruits que son auteur récolte durant tout le temps qu'il met à sa quête. Mais, si l'artiste cherchait à toucher une image plus humaine de son père, voilà qu'il fera une découverte stupéfiante au sujet de ses origines, cette trame du récit tournant autour des liens que sa mère aurait eus dans le passé avec Émile Nelligan lui-même, alors dit fou à Saint-Jean-de-Dieu.

C'est une histoire pleine d'émotions et extrêmement bien écrite — il y a bien quelques longueurs — mais qui sait garder son suspense jusqu'à la fin et qui peut faire renaître le passé de façon originale et vivante. Il fallait à Sylvain Meunier une imagination folle pour écrire un roman qui restitue l'illustre Nelligan au moins heureux une fois pendant l'interne-tuement qui aurait véritablement tué le poète lui-même.

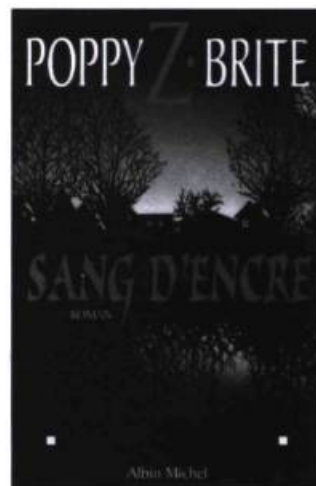
Christian BÉLANGER

Sang d'encre

Poppy Z. BRITE
Albin Michel, Paris,
1995, 395 p.

La littérature fantastique américaine nous a donné de grands auteurs, pensons seulement à Stephen King et déjà nous avons une bonne image de sa vivacité. Poppy Z. Brite en est sûrement l'émule, si l'on se fie à *Sang d'encre*, son deuxième roman à connaître la traduction française.

On peut difficilement réinventer un thème aussi utilisé, et de brillante façon par King, que celui de la maison hantée. Les clichés, les péripéties et les fins d'énigmes sont vus de loin sans qu'il soit possible de les éviter. Mais voilà que Brite parvient tout de même à nous ménager quelques surprises et à nous



entraîner dans son histoire que nous avons pourtant l'impression d'avoir déjà lue.

Bobby McGee, un auteur de bandes dessinées célèbre, a tué sa femme et l'un de ses fils avant de s'enlever la vie dans sa maison maintenant habitée par Trevor, son autre fils, et l'un de ses amis. Il faut avoir un certain courage pour revenir vivre sur les lieux mêmes où sa famille a été décimée, à moins qu'il n'y ait d'autres raisons plus obscures qui le poussent à agir ainsi. Même si les souvenirs sont tenaces, ils ne sont rien comparativement aux forces démoniaques qui hantent la maison et qui harcèlent Trevor et Zach, son ami. Destin ou pouvoir maléfique, on ne sait trop qui est-ce qui va sceller l'issue de ce roman qui nous réserve bien des émotions et nous tient en haleine du début à la fin. On ne peut décrocher de cette intrigue tant l'auteure, grâce à une écriture alerte et syncopée, parvient à rendre l'intensité des moments que vivent les deux garçons. À présent que vous connaissez l'intrigue, il ne vous reste plus qu'à aller chercher le dénouement.

Lucille ANGERS

Sous le règne de Bone

Russell BANKS
Actes Sud/Leméac, Arles et
Montréal, 1995, 410 p.

Il est heureux que le tandem Actes Sud/Leméac nous offre en version française le roman de Russell Banks, *Sous le règne de Bone*, qui connaît un succès exceptionnel aux États-Unis.

Banks n'est pas un inconnu pour qui suit avec quelque intérêt les publications Actes Sud/Leméac puisque ces derniers ont déjà fait paraître sept titres de cet auteur, des œuvres qui nous font participer à tout coup à des univers que l'on n'est pas près d'oublier. *Sous le règne de Bone* ne fait pas exception à la règle.

Banks nous plonge dans le monde si particulier des adolescents, mais pas n'importe lesquels ; ceux qui viennent des bas-fonds et qui, pour passer le temps, se tiennent dans les centres commerciaux. Bone est le personnage central de ce roman, il aura bientôt quinze ans et doit se démener dans un milieu où la violence est l'une des premières règles. Revendeur de drogues, resquilleur, délinquant, il porte néanmoins au fond de lui un brin d'espoir qui nous laisse penser qu'il agit plus pour affirmer sa personnalité et supporter l'image que les autres ont de lui que pour être mauvais.

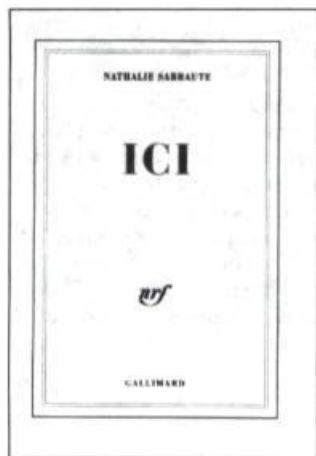
On se prend de sympathie pour ce gamin laissé à lui-même et qui doit lutter pour survivre. On suit avec passion ses péripéties, sa façon d'élucider les grands tourments qui le poursuivent et les circonstances atténuantes qui marquent son jugement. Un roman d'une grande actualité et d'un grand écrivain

Roger CHAMBERLAND

Ici

Nathalie SARRAUTE
Gallimard, Paris,
1995, 184 p.

Pour ceux qui recherchent des personnages bien définis et



savoureusement campés, qui exigent des intrigues bien ficelées où péripéties et rebondissements demeurent à la limite du prévisible, je donne le conseil suivant : ne touchez pas à *Ici* de Nathalie Sarraute. Fidèle au projet qu'elle semble s'être donné au fil des ans, soit celui de pousser la narration littéraire jusque dans ses derniers retranchements, Sarraute poursuit, dans sa dernière mouture, le cours d'une pensée, d'une ébauche de réflexion.

Il ne s'agit pourtant pas de prose poétique, ni d'un essai littéraire ; l'éditeur présente *Ici* comme un roman. Soit. Disons plutôt (nouveau) « roman » d'un certain quotidien, de ce qu'il a d'anarchique, de banal, de minimaliste ou d'anodin. *Ici* tente de retracer le parcours des mots, reconnus ou oubliés, dans l'esprit d'un narrateur (d'une narratrice ? est-ce bien important ?) qui laisse errer ses sens plus qu'il (qu'elle ?) n'agit. Tout y passe ou presque : la nature des choses, l'art et son utilité, la nourriture, les autres... En somme, nous assistons, en tournant les pages de ce livre, à quelques heures dans la tête de X : un voyage où même le temps et la narration sont abolis.

Bref, ce livre comblera les inconditionnels de Sarraute, les amis de la non-narration revisitée. Les autres seront déçus, voire rebutés par cette œuvre étonnante et d'un relatif hermétisme.

Christiane LAHAIE

Le roman de Julie Papineau

Micheline LACHANCE
Éditions Québec / Amérique,
Montréal, 517 p.
Coll. Deux Continents

« Biographie romancée » (p. 15), selon l'auteure, Micheline Lachance, ou « roman historique », écrit-on en quatrième de couverture ? Telle est la question que se pose le lecteur devant l'imposant ouvrage intitulé *Le roman de Julie Papineau*, rejoignant une des interrogations, maintes fois évoquée et citée, de Marguerite Yourcenar, dans ses « carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » : « Ceux qui mettent le roman historique dans une catégorie à part oublient que le

romancier ne fait jamais qu'interpréter, à l'aide de procédés de son temps, un certain nombre de faits passés, de souvenirs conscients ou non, personnels ou non, tissés de la même matière que l'Histoire » (*Mémoires d'Hadrien*, p. 330, coll. « Folio », n° 921). Donc, après avoir dressé l'arbre généalogique des familles Papineau et Bruneau et s'être expliquée sur son projet, la romancière biographique raconte d'une façon extrêmement détaillée une tranche de la vie de Julie Bruneau, la femme de Louis-Joseph Papineau : depuis 1832, où se manifestent de plus en plus ouvertement le mécontentement et les revendications des Canadiens devant le comportement arbitraire du Colonial Office de Londres et de ses suppôts au Bas-Canada, jusqu'après les défaites cruelles des patriotes en révolte, le long du Richelieu, et l'exil de leur chef en 1837.

L'auteure, solidement documentée, si l'on en croit les « Principales sources » rassemblées à la fin du volume, a donc préféré placer le focus sur une spectatrice, et parfois actrice, du terrible drame qui allait dégénérer en une tragédie effroyable, en proposant une image tout à fait différente de Julie Papineau, jusqu'ici présentée comme pusillanime, mélancolique, timorée, sauf dans l'étude qui lui est consacrée dans le tome II de *La vie littéraire au Québec* (p. 406-410). Au contraire, le portrait qu'elle en brosse montre une femme décidée, mère de famille d'abord, conseillère avisée ensuite, patriote et nationaliste dans ses moindres fibres, qui cherche la meilleure voie pour

ses enfants et son mari, qu'elle chérit tendrement, malgré ses absences forcées pendant lesquelles il dirige les débats de la Chambre d'assemblée à Québec. La biographie tourne souvent à l'anecdote, ce qui, à tout prendre, nonobstant certaines longueurs et des détails futiles, contribue à une reconstitution authentique de cette époque troublée. Pour faire encore plus vrai, la romancière a puisé dans la correspondance de la famille Papineau, soit en citant des passages significatifs, soit en s'en inspirant pour préciser des événements publics ou privés. Sauf pour la longue lettre de Papineau (chapitre XXXVII), qui a été manifestement inventée (l'absence d'italique le confirme), l'ensemble, habilement construit, redore le blason de la femme effacée, sentimentale et mélancolique qu'avait présentée Fernand Ouellet dans *Julie Papineau, un cas de mélancolie et d'éducation janséniste* (1961), qui avait dû être retiré de la circulation après les protestations de la famille.

Gilles DORION

L'homme qui décrocha la lune

Stanley Lloyd NORRIS
Les éditions JCL inc. Chicoutimi,
1995, 253 p.

Georges Maynard, « le pire maquereau de la ville » (p. 9) de Saint-Félicien a tout pour plaire : une BMW, un bon salaire, un gros héritage et une certaine dose de virilité. Il change de « poupée » toutes les saisons pour « éviter les retombées acides qui suivent habituellement, une rupture » (p. 12). Alors pourquoi veut-il tout quitter pour aller s'enfermer dans un taudis au fond des bois ? Pourquoi ne garde-t-il jamais les filles à coucher chez lui ? Peu à peu, le doute germe dans l'esprit de sa mère, Myriam, qui croit que son fils est homosexuel et joue la comédie. Pourtant, Georges a une aventure avec Denise, la meilleure amie de Myriam.

Le paysage se brouille, la jalousie féroce d'une mère se manifeste et personne ne connaît l'ampleur du drame à venir. Georges réussira-t-il à adorer la lune, seul au bord d'une rivière pour se retrouver ?



Psychiatre, l'auteur de ce roman présente des personnages vraisemblables qui ont corps et évoluent devant nos yeux dans le tourbillon de la vie. En somme, il s'agit d'un bon roman surtout pour ceux que l'esprit humain intéresse. Très collé à la psychologie moderne, c'est un livre qu'il est impossible de refermer sans se poser maintes questions sur l'homme et la vie en général. Ceux qui cherchent la sérénité d'une belle histoire d'amour devront s'abstenir.

Lucie ARSENAULT

L'instant libre

Emmanuelle TURGEON
VLB éditeur, Montréal,
1995, 106 p.

Autant le dire tout de suite, *L'instant libre* ne livre pas tout à fait la marchandise. Si la quatrième de couverture nous convie à une bouleversante recherche du paradis perdu dans l'univers de la drogue et de la prostitution, le contenu révèle davantage les élucubrations de personnages souvent peu vraisemblables.

Accompagnant les protagonistes dans un cheminement intellectuel hermétique truffé de raisonnements obscurs, le lecteur se sent malheureusement un peu laissé pour compte. Dès la mise en situation, un enchaînement de circonstances arrivant toujours très « à propos » se met en branle, et ce, jusqu'à la conclusion, heureusement ouverte. Le cynisme du personnage principal n'est pas sans charme, mais le milieu criminel dans lequel cette adolescente évolue est par trop fraternel pour être réaliste, ce qui donne difficilement à sentir l'ampleur de sa détresse.

Et pourtant ! Emmanuelle Turgeon parvient à séduire par de petites touches d'une extrême densité, îlots peut-être, mais qui témoignent d'une sensibilité à vif. Par exemple, lorsque la jeune héroïne confie : « Moi je marchais dans la rue les bras découverts, c'est juste si je criais pas « Aye ! Vous voyez pas que j'suis crucifiée ? Il y a une personne pour venir me décrocher ? » » (p. 74). Image précieuse, encore, que celle de la figure de proue présentée au

chapitre 17, et qui présage d'une force poétique peut-être encore latente chez cette jeune auteure qui signe ici son premier roman.

Élaine LACROIX-BÉGIN

L'oiseau de feu

Le sauve-qui-peut (tome 2C)
Jacques BROSSARD
Leméac, Montréal,
1995, 501 p.

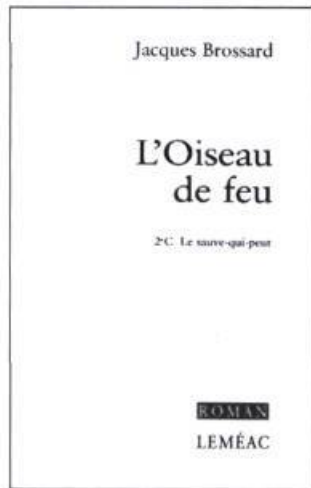
Le jeu des devinettes se poursuit dans *L'oiseau de feu* (tome 2C) *Le sauve-qui-peut*. Son auteur, Jacques Brossard, a déroulé à ce jour, en plus de deux mille pages, les fils d'une aventure complexe et ambitieuse dont le dénouement sera connu (mais le sera-t-il vraiment ?) dans le prochain tome.

Auparavant « prêtè » par son grand-père Syrius à un autre dirigeant de la Centrale après son périple à Manokhsor (tome 2B), Adakhan ne peut réprimer les désirs de retrouver Selvah son amour et de conduire la fusée *L'oiseau de Feu* avec son équipe sur une autre Terre avant le Cataclysme que l'ordinateur central MO ne cesse d'annoncer.

Son départ de l'équipe de l'Ouest et retour auprès de Syrius ne se fera toutefois pas sans acquiescer de terribles connaissances et mettra à nouveau en évidence la complexité et l'ampleur des intrigues inhérentes à la Centrale. Mais, pour Adakhan et son équipe, il faut faire vite : au-dessus, Manokhsor, la Cité des Périphériens, est déjà en ruines et la Centrale n'est pas à l'abri des signes précurseurs du Cataclysme qui ébranlent à la fois ses murs et les certitudes de ses scientifiques.

MO lui-même commence à défaillir (mais le fait-il réellement) ? *L'oiseau de Feu* pourrait-il seulement se mettre en branle et quitter les entrailles d'une Centrale dont les morceaux tombent déjà ?

Plus que jamais depuis le premier tome, *L'oiseau de Feu* apparaît comme un suspense complexe qui prend forme à la fois dans l'histoire, dans le discours du récit, voire dans l'acte de lecture même : c'est avec insistance que Brossard, au début de chacun des volumes de cette aventure, cumule les épigraphes (plus de quatre-vingts à ce jour !) avec,



en tête de chaque livre, celle de Jung qui rappelle que « Toute vérité n'est qu'une avant-dernière vérité » (que même MO reprend dans *Le sauve-qui-peut* !). Cette citation marque l'œuvre entière, invite le lecteur à la prudence dans ses perceptions et interprétations, ce qu'un attirail propre à la science-fiction justifie amplement : téléportage, manipulations des images et du savoir (oublier le passé), création d'êtres (clônes, androïdes, robots).

À l'aube même du dénouement de cette épopée sur les jeux du pouvoir, du savoir et du vouloir, tout semble participer à un simulacre des plus articulés qui suscite des questions fondamentales pour la compréhension du sens de l'œuvre : les attachants personnages Adakhan et ses alliés (Selvah et Syrius, notamment) sont-ils réellement ceux que l'on croit ? A-t-on manipulé l'esprit d'Adakhan lors de son séjour dans l'équipe de l'Ouest ? Qui « organise » le savoir et le pouvoir dans ce monde à maints égards *big brotherien* où plusieurs croient savoir et diriger ? Qui programme MO ?

Quelqu'un, dans ce remarquable puzzle science-fictionnel, peut-il se sentir plus à la merci d'autrui que le lecteur ? C'est le sauve-qui-peut et le compte à rebours s'achève : *L'oiseau de Feu* s'apprête à décoller pour une destination (encore inconnue ?) alors que tout s'écroule autour. Brossard nous laisse au moment où « Tout explose » (p. 501).

Claude GRÉGOIRE

La professe

Gervais BOUDRIAS
Les éditions JCL inc.,
Chicoutimi,
1995, 182 p.

Premier livre de la collection « Roman-vérité », *La professe* est intéressant à plus d'un point de vue. Pour certains, il sera le reflet de l'idéologie religieuse des années 1940-50, cette époque où « l'œil de Caïn » (p. 117) était partout. Pour d'autres, ce sera une histoire d'amour un peu particulière alors que certains y verront plutôt un récit à saveur policière. En fait, *La professe* est un mélange de tout cela qui raconte l'histoire d'une jeune religieuse qui se transforme tour à tour en infirmière, hors-la-loi et jeune mère veuve, solitaire et inexpérimentée, en plein cœur de Montréal. Le protagoniste, Richard Cloutier, réussira-t-il, quelque vingt-cinq années plus tard, à reconstituer les événements de la nuit du 21 février 1947, à connaître la véritable identité de cette femme qu'il appelle maman depuis bientôt trente ans, à établir des liens entre monsieur Vallée, monsieur Lévesque et Madeleine Cloutier ? Autant de questions auxquelles Frédéric devra répondre pour résoudre l'énigme de sa venue au monde. Il s'agit somme toute d'un roman dont l'histoire vivante et chaleureuse réchauffera sans aucun doute une de nos longues soirées d'hiver.

Un seul reproche : la trop grande uniformisation du style entraîne un nivellement langagier qui reflète mal les sentiments et les émotions des différents personnages. De plus, certains passages manquent de vraisemblance. Toutefois, malgré une fin un peu précipitée et quelques maladresses de style, *La professe* est un témoignage touchant qui pose une question essentielle : où se situe la frontière entre le bien et le mal ?

Lucie ARSENAULT

Le passager

Patrick SENÉCAL

Guy Saint-Jacques éditeur,
Laval, 1995, 234 p.

Avec sa nouvelle collection « Noir / horreur », l'éditeur montréalais Guy Saint-Jacques tente une percée du marché que contrôlent les Américains avec les romanciers devenus les maîtres du genre, les Stephen King, Konitz,



Clive Barker... Si ce genre fonctionne bien aux États-Unis, l'éditeur montréalais est convaincu qu'il peut réussir et que cette opération peut rapporter gros. Surtout si les autres œuvres de la collection sont signées d'auteurs aussi talentueux que Patrick Senécal.

Le passager, le second roman de ce jeune auteur, se déroule entre Montréal et Drummondville. Professeur de français, le héros, Étienne, décroche un contrat à Drummondville alors qu'il habite à Montréal. Deux fois par semaine, il fait le voyage pour donner ses cours. À chaque fois qu'il se rend à Drummondville, il aperçoit le même autostoppeur, à la même heure et au même endroit sur le bord de la route. Il finit par s'arrêter et par le faire monter de façon régulière dans sa voiture. S'instaure alors une relation étouffante et malsaine entre lui et le passager, qui se considère comme un guide chargé de conduire Étienne aux pires abominations. Il faut dire qu'Éric Salvail, le passager, est particulièrement manipulateur et jouit d'une acuité étonnante pour comprendre et exploiter les points faibles d'Étienne.

Le style sobre et précis ainsi que les dialogues à la québécoise rendent le roman facilement accessible. L'horreur ici est sous-jacente, elle n'est pas crûment exposée; elle se terre dans le suspense et le mystère. Elle n'éclate réellement que vers la fin et encore, elle est plus sous-entendue que décrite. Un public élargi peut donc trouver ici son plaisir puisque, sans imiter le style de King, Senécal parvient à susciter autant d'intérêt que le maître de l'horreur américain. *Le Passager* se compare à *Misery* ou à *Jessie*, deux des œuvres les plus efficaces de Stephen King qui exploitent l'horreur de façon sous-entendue, tout en laissant beaucoup de place au suspense. Je ne serais pas surpris qu'un producteur québécois en achète prochainement les droits d'adaptation.

Ricardo CODINA

Le technicien

François TOURIGNY

Les Herbes rouges, Montréal,
1995, 117[1] p.

Première œuvre narrative de François Tourigny, qui a auparavant publié deux recueils de poésie, *Le prix du lait*, en 1986, et *Délateur*, en 1988, *Le technicien* met en scène une histoire de contre-espionnage. Un ancien agent de la GRC, Tony Laffèche, est rappelé au Canada après vingt-sept ans d'exil, pour y subir un interrogatoire. Un homme, Max, le questionne pendant plusieurs jours afin d'en savoir plus long sur Patrick Dunn, sous la direction de qui Tony travaillait au bureau russe du Service de sécurité de la GRC, et sur une enquête qui avait alors mal tourné. La raison de cet interrogatoire est que le corps de Dunn a été retrouvé: la GRC tente dès lors d'attribuer à Laffèche l'échec de l'enquête de contre-espionnage, alors que le nom du vrai responsable, Grey, est tenu sous silence. Max fait donc signer à Tony une fausse version des faits, permettant ainsi à Grey de poursuivre des projets politiques.

Derrière l'interrogatoire et le contre-espionnage, une lutte s'engage dans laquelle les fausses apparences l'emportent sur la vérité. C'est un univers de

magouilles et de mensonges que François Tourigny révèle dans *Le technicien*, d'une écriture simple et descriptive, sans recherche. Le style est souvent froid, voire aseptisé. Les détails techniques abondent, montrant que l'auteur s'est beaucoup documenté, mais le lecteur s'y perd facilement. Enfin, un ton ironique, surtout dans la caractérisation des personnages, relève quelque peu le manque de substance des actants de l'intrigue.

Anne-Martine PARENT

Le viol de Marie-France

O'Connor

Claude MARCEAU

XYZ éditeur, Montréal,
1995, 192 p.

Collection Romanichels

Dans *Le viol de Marie-France O'Connor*, Claude Marceau réunit tous les éléments nécessaires pour brosser un tableau d'un réalisme classique sur le thème de la canadienne francisée. L'auteur entend causer de nos racines; il a sûrement lu Caron et compagnie...

Couvrant quatre décennies, soit de 1930 à 1970, le récit s'engage en des lieux déjà visités: un petit village de la Côte-Nord construit autour d'une scierie, où la vie est loin d'être facile. La distribution des rôles est toute prévisible: protagonistes descendant d'immigrants irlandais et canadiens-français pure laine soumis au joug d'un riche propriétaire anglais (qui nous refait même l'affront de se nommer John Smith), un Indien de service que l'on persécute, une jeune fille en fleur qui enivre les hommes, etc.

Là où l'auteur prend en charge le récit de manière tout à fait efficace, c'est lors du tissage de l'intrigue. Chapitre après chapitre, le suspense se maintient, mais surtout, c'est la véritable densité des personnages qui se révèle. Bousculant la chronologie, surgissant par surprise, ceux-ci nous exposent leur situation actuelle, retournent vers le passé et nous livrent leurs confessions. Qui dit vrai?

Là où Marceau étonne encore, c'est dans la construction rythmée de son roman, présenté sous forme de fragments, qui donne à découvrir les nombreuses vies

hypoéthiquées par un même drame. L'auteur, qui se réclame particulièrement bien de la poésie, nous ramène inlassablement à la victime, petite voix brisée, tenace. Utilisant l'image récurrente du froid, Marceau suggère des sentiments d'impuissance, de dépossession et d'aliénation souvent apparentés à l'univers hébertien.

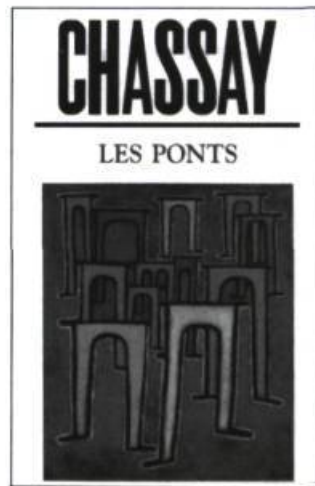
Élaine LACROIX-BÉGIN

Les ponts.**Histoire d'une famille**

Jean-François CHASSAY

Leméac, Montréal,
1995, 252 p.

Si la métaphore des ponts, avec toutes ses significations possibles, semble relativement facile — il n'y a qu'à piger dans un dictionnaire pour en trouver les multiples expressions, comme pour le mot « ventre » (p. 99) —, elle reste audacieuse et astucieuse pour le romancier Jean-François Chassay, mais plutôt périlleuse pour le lecteur. Exercice brillant et intellectuel qui révèle une culture étendue, défi provocateur que seules des analyses narratologiques inspirées des meilleures approches pourront relever, ce roman familial, *Les ponts*, vogue de génération en génération, de personnage en personnage, dans un éblouissant et parfois déroutant chassé-croisé de focalisations alternées. Le jeu incessant du je / il / elle, pas sa mise à distance ironique, permet de saisir une journée — celle du 19 octobre 1993, de 6h du matin jusqu'au lendemain, à 2h de la nuit —, dans la vie des frères et sœurs de



la famille Dupont, Stéphane, Emma, Normand, Pierre (et Paule), et de leurs amies d'occasion, Claire et Rachel. Leurs destins se chevauchent, leurs fils s'entrecroisent comme une toile d'araignée. À un représentant de chaque génération est dévolu le rôle de « porter le flambeau » en inscrivant les observations météorologiques quotidiennes. Mais n'y aurait-il pas eu une tricherie, une « fiction climatique » (p. 255) de l'ancêtre Georges Dupont, comme le faux photographe William Notman, fabriquant une image truquée du pont Victoria, datée du 18 août 1859 ? « Histoire d'une famille », ainsi que l'indique le sous-titre, sorte de dévoilement d'instincts, fantasmes et observations de chacun et chacune, le roman ne livre pas toutes les réponses. Stéphane a-t-il tué sa sœur Paule ? Pourquoi ? Est-il le père de l'enfant de Claire ? Au lecteur de débrouiller les énigmes...

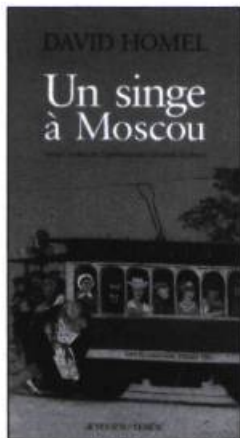
Humour, sarcasme et ironie se bousculent et se disputent la place dans ce portrait de famille qu'une solide dose d'observation de la société contemporaine vient teinter avec un degré inégal de désinvolture. Répertoire original d'idées non reçues, ce deuxième roman de Chassay propose des enjeux nouveaux : établir des ponts entre les êtres humains, comme le suggère l'intertextualité camouflée dans le *Post-scriptum*.

Gilles DORION

Un singe à Moscou

David HOMEL
Actes Sud / Leméac, Arles
et Montréal, 1995, 375 p.

Le plus récent ouvrage du romancier américain, et Québécois d'adoption, David Homel, va à rebours du mythe de l'Amérique. En effet, les héros, Sonja et Jack, deux immigrants d'Europe de l'Est vivant de peine et de misère dans le Chicago des années 1930, décident de retourner chercher le bonheur dans le paradis socialiste soviétique que leur



fait miroiter un émissaire du parti communiste, sorte d'agent secret doublé d'un prédicateur.

Or, les aventures rocambolesques que les deux amoureux vivent permettent de découvrir le Moscou de l'entre-deux-guerres et de le comparer à l'Amérique d'avant la Deuxième Guerre mondiale. Sonja se révèle progressivement le personnage principal du roman, car c'est elle qui parvient à boucler la boucle, à revenir en Amérique, du côté des gagnants, et c'est sur elle que se focalise de plus en plus le récit au fur et à mesure de sa progression.

Bien qu'on puisse reconnaître à ce roman une parenté avec certains romans russes, par le foisonnement des personnages, les réflexions douces-amères de l'instance narratrice et le plaisir manifeste que prennent les personnages à la dialectique, il reste malgré tout une œuvre typiquement américaine. En effet, le thème principal est tout à la fois la quête des origines et la recherche effrénée du succès. Les deux héros manifestent à cet égard un esprit d'entreprise et un individualisme qui rendent difficile leur assimilation au monde très policé du socialisme. Cette ambivalence contribue à l'humour et à l'originalité du roman.

Georges DESMEULES

Vadeboncœur

Pierre CARON
Libre Expression, Montréal,
1995, 489 p.

Ce roman historique haletant s'avère l'édition revue et corrigée de l'œuvre publiée pour la première fois en 1983 (Acropole, Paris) par le même auteur alors pré-nommé Saint-Arnaud.

En mai 1663, dans l'île qui deviendra Montréal mais qui s'appelait encore Ville-Marie, le sieur de Maisonneuve gouverne quelque cinq cents colons. La veuve Thérèse Cardinal veille sur sa fille de quatre ans, Marie-Ève, en compagnie d'un jeune garçon

du même âge, Vadeboncœur, dont le père, le veuf Pierre Gagné, survivra miraculeusement à une attaque violente des Iroquois, non sans avoir été torturé et éborgné. Le retour inattendu du survivant concrétise l'affection profonde qui unit Pierre et Thérèse ; cependant, elle décide d'aller rejoindre les deux mille habitants de la cité de Québec en compagnie de Marie-Ève.

La deuxième section du roman nous propulse au premier de l'An 1677, alors que Vadeboncœur, devenu un coureur de bois respecté des Amérindiens, commet l'erreur d'engrosser la fille d'un chef iroquois. Ne voulant pas « que la première génération de Canadiens se teinte de rouge » (p. 260) par une telle union, Pierre envoie Vadeboncœur étudier le droit en France. Avant la grande traversée, celui-ci vit une passion intense avec Marie-Ève à Québec.

Nous retrouvons ensuite Marie-Ève en 1695, alors que son mari, le major Grégoire de Salvaye, est assassiné à Trois-Rivières. Vadeboncœur, qui n'a jamais répondu aux lettres de Marie-Ève depuis son départ pour la France il y a dix-huit ans, s'accommode difficilement de son triste mariage avec une « étrangère » de France qui éprouve de l'aversion pour les Canadiens. Accusée de sorcellerie, elle sera expulsée de Nouvelle-France. Marie-Ève et Vadeboncœur se retrouveront à Montréal pour assister aux dernières heures de Pierre Gagné et de Thérèse Cardinal.

Le mariage habile entre les éléments fictifs et historiques (personnages, lieux, événements) constitue le point fort du roman. En faisant alterner intelligemment les péripéties vraisemblables des héros et les faits de l'Histoire, Pierre Caron nous offre une occasion de suivre légèrement l'évolution des bâtisseurs de la nation. En compagnie de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, de M^{re} de LaVal et de Frontenac, nous assistons à la fondation d'un pays, d'une race et d'une langue neuve par les premiers colons qui, au prix du sang, ont enraciné une nouvelle culture distincte dans ce coin d'Amérique. Comme l'indique Pierre Gagné : « Et nous n'aurons pas honte,

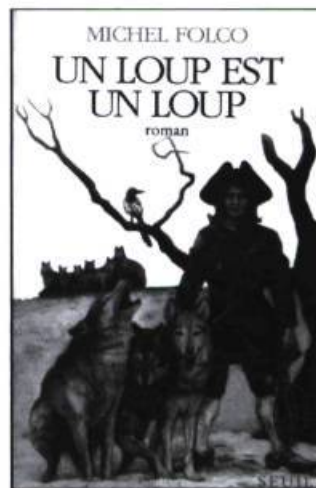
nous Français, d'être venus en ce pays. Jamais » (p. 282). Dans la suite de cette vaste fresque, *Marie-Godine*, le deuxième roman de Pierre Caron, on retrouve Vadeboncœur, grand-père, en 1713.

Swann PARADIS

Un loup est un loup

Michel FOLCO
Éditions du Seuil, Paris,
1995, 576 p.

Michel Folco avait étonné, avec *Dieu et nous seuls pouvons*, en réussissant l'exploit de rendre sympathiques une dynastie de bourreaux. Il récidive, dans son deuxième roman *Un loup est un loup*, en racontant l'histoire de Charlemagne faussement surnommé le « meneur-garou ». Déjà marqué par le destin dès sa naissance, puisqu'il vient au monde en compagnie de trois frères et une sœur, Charlemagne continue d'entretenir sa propre légende en allant vivre parmi les loups lorsque les quintuplés « épateurs de Raclette » sont séparés, à la mort de leurs parents. Au sein de cette nouvelle communauté, il entretient deux rêves : envahir son village natal à la tête de mille



loups et réunir à nouveau la fratrie. Mais en attendant que l'occasion se présente, Charlemagne occupe son temps à s'assurer, de même qu'à ses compagnons de route, une existence confortable et sûre, à l'abri des attaques humaines.

Par leurs mises en scène de familles au destin marginal, les

(suite page 18)

Negão et Doralice

Sergio KOKIS
XYZ éditeur, Montréal,
1995, 212 p.
Coll. Romanichels

Ceux qui ont cru que *Le pavillon des miroirs* (1994), premier roman de l'auteur d'origine brésilienne, était un accident de parcours devront se rendre à l'évidence : Sergio Kokis est un véritable écrivain. Critiques et membres de jurys ont eu raison de reconnaître son talent et sa valeur, et n'ont cédé ni à la mode ni au hasard en lui accordant au moins quatre prix. Car *Negão et Doralice*, son deuxième roman, est lui aussi de belle qualité, même si le projet est moins ambitieux et l'histoire, moins émouvante.

L'intrigue se déroule, comme le premier, au Brésil, à Rio de Janeiro, cette fois, là où le romancier a passé son enfance, perturbée mais heureuse. C'est le mois de février, une semaine ou à peu près avant le célèbre carnaval. Le héros n'est plus cet enfant qui cherchait un sens à sa vie. C'est un voyou sympathique qui a décidé de tirer profit, comme d'autres plus

puissants que lui, de la dictature militaire, sans pour autant renier ses modestes origines. Un jour, après un bon coup, — il est voleur d'automobiles pour le compte d'un réseau bien organisé —, il fait la rencontre de Doralice, une prostituée (une pute, comme le dit le narrateur), avec qui il connaît une courte mais combien intense relation amoureuse. Une véritable passion. Mais Doralice est aussi convoitée par Vigario, le chef de police, qui devient l'ennemi juré de Negão. C'est l'occasion pour Kokis de régler ses comptes avec la dictature et de dénoncer la corruption du régime. Le héros, lui, qui a profité du système, décide de supprimer Vigario. S'il parvient à abattre deux simples policiers en train de violer une jeune fille en attendant que leur chef s'en occupe, il rate Vigario, qu'il rend toutefois infirme : il lui a planté un stylo dans un œil et lui a tiré une balle dans un testicule. Le simple petit voleur devient, aussitôt après son geste, un redoutable agitateur, un anarchiste, un communiste, un révolutionnaire. Negão, qui a toujours eu un faible pour la violence, est désormais un homme marqué : tous les policiers sont à ses trousses. Il est encerclé dans une favela où il s'était réfugié et meurt finalement, non sans avoir défendu chèrement sa vie et sans savoir si c'est Doralice qui l'a trahi, elle qui, à son tour, devra subir les sévices et méthodes pas très catholiques des policiers.

Un tel résumé ne rend pas du tout compte de l'atmosphère dans lequel baigne le roman ni ne traduit les sentiments qu'éprouve le lecteur en présence d'un monde divisé en deux camps, diamétralement opposés : les puissants qui profitent du système corrompu pour s'enrichir et les pauvres qui sont condamnés à le rester à cause justement de ce même système. Comme son héros, Kokis a connu la prison ou, plutôt, le SAM (le Service d'assistance aux mineurs), où il vécut une partie de son enfance et le début de son adolescence. Rarement il m'a été donné de lire, depuis *Kamouraska* d'Anne Hébert, une telle histoire d'amour, de passion et de violence. Jamais je n'ai ressenti une telle émotion pour une histoire qui se déroule bien loin du Québec, dans des lieux si bien reconstitués qu'ils me semblent familiers. Sergio Kokis a gagné son pari. Vivement le troisième roman du même auteur !

Aurélien BOIVIN

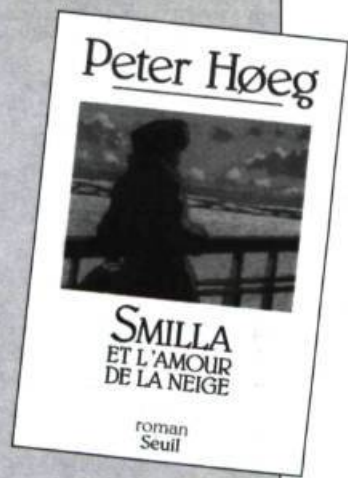
Smilla et l'amour de la neige

Peter HØEG
Seuil, Paris,
1995, 465 p.

Paru au Danemark dans la langue originale de l'auteur en 1992, *Smilla et l'amour de la neige* a connu un tel succès dans son pays d'origine qu'il a été aussitôt traduit en allemand, en anglais et est en voie de traduction dans 31 pays. Disponible depuis l'automne en version française, le roman de Høeg se lit presque d'un seul trait, malgré ses 465 pages, tant l'intrigue

est bien menée, continuellement relancée sur des pistes insoupçonnées. Le point de départ de ce roman est la découverte, la veille de Noël, du cadavre d'un jeune garçon de six ans qui semble être tombé d'un toit. L'enquête préliminaire de la police conclut qu'il s'agit là d'un accident, mais c'est sans compter sur Smilla, une jeune femme dans la trentaine qui s'était liée d'amitié avec cet enfant. Elle se rend sur les lieux du drame et, sensible aux traces de pas sur la neige, se rend bien compte qu'il y a quelque chose qui cloche dans la version officielle de la police. Smilla est d'origine groenlandaise et a appris de ses parents, qui sont autochtones, à « lire » la neige. Dès lors elle décide de mener sa petite enquête jusqu'à ce que la police tente de l'en dissuader au moment où elle commence à découvrir des faits de plus en plus compromettants pour une compagnie d'exploitation minière. Entêtée, elle fait fi des avertissements des autorités policières et continue ses investigations en remontant l'histoire de la compagnie, des expéditions qui ont échoué, des morts d'hommes douteuses et ainsi de suite. Comme le souligne l'éditeur, « [Smilla] nous entraîne irrésistiblement dans son univers insolite et poétique et s'impose comme une des créations romanesques les plus originales, les plus attachantes de ces dernières années » ; on se laisse entraîner à sa suite et on se prend au jeu de vouloir connaître

qui a tué et pourquoi. C'est sans compter sur le talent de Høeg qui nous réserve bien des surprises et des rebondissements. À souligner également le style de l'auteur, qui ne semble pas avoir trop souffert de la traduction, dont la poésie nous permet de goûter toutes les



subtilités d'un pays nordique comme le Groenland. On pourrait comparer ce livre au premier roman d'Umberto Eco, *Le nom de la rose*, tant par l'intrigue qui est menée de main de maître que par la couleur des descriptions. *Smilla et l'amour de la neige*, qui se lit plus justement en danois, en allemand et en anglais « Smilla et le sentiment de la neige », plus près en cela de l'esprit du livre, est l'un de ces romans incontournables qu'il faut avoir lu. Je ne connais personne encore qui l'a repoussé ou qui ne l'a pas aimé jusqu'à le recommander à d'autres personnes. N'est-ce pas là la meilleure garantie de l'excellence ?

Roger CHAMBERLAND



romans de Michel Folco se rapprochent de ceux de Daniel Pennac. Mais cette parenté n'empêche aucunement Folco d'être profondément original. Maniant avec habileté l'humour noir, cet auteur nous propose une écriture à la fois simple et recherchée en ce sens que, malgré l'emploi de mots et expressions relatifs à l'époque où se déroule l'action, le contexte demeure suffisamment éclairant pour ne pas que le lecteur ait à utiliser constamment un dictionnaire. À lire absolument.

Caroline GARAND

▼ THÉÂTRE

Le bateleur

Michel OUELLETTE
Éditions du Nordir, Ottawa,
1995, 124 p.

Deuxième pièce de théâtre d'un écrivain ontarien de langue française, *Le bateleur* est le lieu d'un triple exorcisme. Exorcisme de Jack, ancien bagarreur de bar qui a fini par se retirer du milieu pour ouvrir son propre établissement et qui, au moment de l'action, essaie désespérément d'oublier son passé pour trouver le courage de demander Éliza en mariage ; mais aussi exorcisme de cette dernière qui n'en peut plus d'attendre vainement l'homme de sa vie. À leur mal de vivre s'ajoute celui de Virgile, Amérindien incertain de son identité qui vient compléter l'éternel triangle amoureux. Parce qu'il tente de séduire Éliza, Virgile s'inscrit d'office comme adversaire de Jack. Mais ce qu'il ne sait pas encore, c'est que, par là, il se venge de l'assassin de son père qui, plusieurs années plus tôt, avait servi d'exutoire à l'aveugle colère du barman. Cette étrange coïncidence n'est qu'une facette de la fatalité qui poursuit les trois personnages.

C'est par l'entremise de « spectres » que l'auteur arrive à recréer sur scène l'obsédant passé de ses personnages. Le premier à intervenir est Dempsey, le double de Jack, qui empêche ce dernier de refaire sa vie. Autrefois être réel et « manager » du bagarreur de bar, Dempsey n'est plus aujourd'hui que l'inlassable écho d'anciennes erreurs. Et au nombre de celles-ci, il y a Betty qui, afin de conserver son em-

prise sur Jack, emprunte le corps d'Éliza pour se manifester sur scène. Ressorts dramatiques fondamentaux, ce n'est qu'à la toute dernière minute que les doubles dévoileront enfin la source du malaise.

Caroline GARAND

Sur la tête de l'eau

Sylvain RIVIÈRE
Guérin littérature, Montréal,
1995, 644 pages.

Sous ce titre, Sylvain Rivière a réuni l'ensemble de son œuvre dramaturgique, mis à part les monologues. Les pièces, toutes très récentes puisque la première date de 1990, sont profondément ancrées dans la réalité madelinienne et cela, autant par le langage que par le propos. De *L'œuf à deux jaunes* aux *Chairs tremblantes*, la problématique centrale, ou du moins la question fondamentale, demeure l'appartenance au coin de pays, thème qui amène avec lui ses incontournables facettes : l'anglophobie, l'importance de la mer et du paysage qu'elle façonne, le chômage, la langue, la famille, l'errance et l'alcoolisme. Mais puisque appartenance ne signifie pas fermeture sur le monde, d'autres thèmes viennent se greffer à celui-ci pour former une mosaïque sémantique représentative de la société contemporaine. Ainsi sont abordés les conflits de générations (*Une langue de côte*), le sida (*Cœur de maquereau*), la vieillesse (*Les chairs tremblantes*), l'écologie (*Cœur de maquereau*) et l'homosexualité (*Cœur de maquereau*). Un autre intérêt du recueil réside dans le fait que ce dernier

contribue à forger un univers langagier aussi original qu'enraciné dans le milieu d'origine des pièces. Au même titre qu'Antonine Maillet avec la Sagouine, Sylvain Rivière dote ses personnages d'une langue qui, bien que compréhensible pour tous, reflète sans équivoque leur provenance géographique. Et, comme on peut le voir dans *Une langue de côte*, il ne s'agit pas de quitter son lieu de naissance pour que la « parlure » disparaisse.

Caroline GARAND

Jusqu'aux os !

Alain FOURNIER
VLB éditeur, Montréal,
1995, 102 p.

Après avoir écrit trois pièces de théâtre, dont deux destinées à un jeune public (*Circuit fermé* et *La petite fille qui avait mis ses parents dans sa poche*), Alain Fournier, répondant à la demande de la compagnie de théâtre Le Clou, a créée une pièce sur l'éparpillement des adolescents : *Jusqu'aux os !*

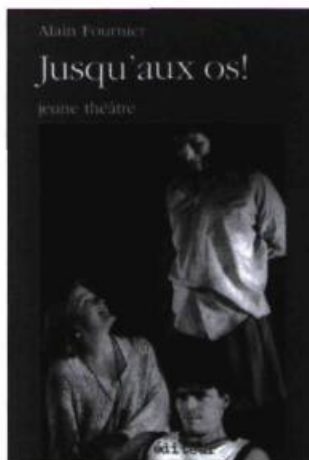
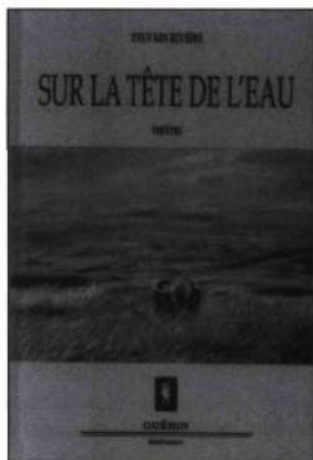
Laisse à lui-même à la suite de la désertion de ses parents, un adolescent invite deux amies à venir vivre avec lui dans le sous-sol de sa maison. Ce huis clos, qui durera quelques mois, permettra à ces jeunes en quête d'identité d'expérimenter la colocation et d'apprendre l'autonomie. Le garçon tente de déterminer le genre d'homme qu'il veut être face à son père, tandis que l'une des filles essaie de retrouver ses parents biologiques et que l'autre doit réussir à sortir du cocon familial. Plutôt que de se renfermer sur eux-mêmes, les adolescents s'ouvrent peu à peu

sur le monde afin de décider du rôle qu'ils veulent jouer dans la société.

Les trois personnages sont simplement identifiés par un pronom personnel : MOI, TOI et ELLE. MOI, trop couvée et trop aimée par ses parents, n'arrive pas à se détacher d'eux. Emmagasinant un grand nombre d'informations grâce à la télévision et aux livres, elle a l'impression que tout ce qu'elle dit vient d'ailleurs. Si MOI parle beaucoup, c'est qu'elle a besoin de mettre un mot sur chaque chose pour se comprendre et pour s'expliquer le monde. TOI, au contraire est assez introverti, ne parvenant à exprimer ses émotions qu'à travers la peinture et la poésie. Il souffre de l'absence de ses parents mais n'ose pas l'avouer. TOI voudrait plus que tout gagner l'estime de son père. ELLE est le personnage le plus serein : cette adolescente sait qui elle est et le seul fait de respirer la rend heureuse. Très forte, elle croque dans la vie à belles dents. Ignorant ses origines, elle se sent enfant du monde et est touchée par toutes les injustices. La petite cellule que forment les trois amis est pour eux synonyme de chaleur, de tolérance et de bien-être.

Enfin voilà une œuvre qui présente des adolescents qui, malgré les difficultés qu'ils éprouvent à faire des choix, à se trouver des modèles et à entrer dans la vie adulte, se prennent en main et forment des projets d'avenir. Conscients de l'imperfection du monde mais convaincus de leur pouvoir, les trois personnages sont décidés à transformer le monde et à l'embellir. La pièce d'Alain Fournier, ni moralisatrice, ni didactique, s'adresse aux adolescents comme à des gens assez intelligents pour comprendre un texte qui évoque les choses sans toujours les nommer. L'auteur joint cependant à la pièce un guide d'accompagnement dans lequel il fait un résumé de l'intrigue, des thèmes et de la psychologie des personnages, suggérant quelques pistes de réflexion. Cette pièce répond aux préoccupations formelles du théâtre actuel, faisant alterner poésie, chanson, clips, théâtre gestuel et performance. La simple lecture de la pièce ne rend donc pas suffisamment compte de sa structure éclatée.

Véronique OUELLET



Le voyage du Couronnement
 Michel Marc BOUCHARD
 Leméac, Montréal,
 1995, 119 p.

Le 22 mai 1953, *L'Empress of France* quitte Montréal, emportant en première classe une faune bigarrée, dont un caïd délateur qui, avec ses deux fils, fuit la ville en quête d'une nouvelle identité ; un diplomate pédéraste qui négocie les passeports salvateurs contre une nuit avec le plus jeune des fils ; un ministre obsédé par la politique et ses compromis et qui se rend à Londres à l'occasion du couronnement de la reine Élisabeth II.

Sur ces données de base se greffent d'autres relations conflictuelles et personnages : la femme du ministre dont l'ironie caustique terriblement efficace cache la douleur d'avoir perdu des fils lors de la Deuxième Guerre mondiale ; le fils aîné du caïd dont la carrière prometteuse de pianiste a été anéantie lorsque la mafia lui a écrabouillé les mains pour se venger des déla-

tions de son père ; la relation amoureuse perturbée entre ce virtuose blessé et la fille du ministre qui le remplacera lors du concert Chopin donné devant la reine ; l'évocation du massacre de Dieppe à cause de « la grande bavure de l'état-major britannique » ; trois jeunes filles toutes prénommées Élisabeth qui font le voyage en l'honneur de la future reine et illustrent le malaise d'une classe sociale populaire en porte-à-faux dans ce haut lieu de façade et de duperie. Montréal même se thématise et le portrait de ses citoyens s'esquisse en quelques traits : « deux cents mots dans' gueule, dix cennes dans une poche, le chapelet dans l'autre ». Commentant ce chassé-croisé de débats et d'ébats, le personnage du biographe du caïd qui scrute ce microcosme peu édifiant rapporte « à la postérité le déclin et la chute du Général du vice » et pose la problématique des écarts nombreux entre la réalité et la fiction. Il témoigne des silences perturbants de l'histoire et de ses points limites : « On est arrivés

à un tel point dans la fiction que la réalité ne m'est plus d'aucune utilité ».

Malgré la complexité apparente de cette constellation de drames personnels et sociaux, l'écheveau se tisse en douceur dans ce douloureux drame traversé aussi d'échappées de rires et d'ironie persifleuse. Ce n'est pas la moindre des qualités de ce texte que de passer sans heurts d'un affrontement de personnages machiavéliques (le caïd et le diplomate) à une leçon d'anti-valeurs (le caïd et son fils pianiste) à une partie de cartes d'anthologie qui n'a rien de pagnolesque mais où le discours de la femme du ministre va de l'ironie mordante à la lucidité douloureuse.

Glissement de focalisation aussi chez Bouchard des mères fortes (*Soirée bénéfice pour ceux qui ne seront pas là en l'an 2000*) à la vision des pères, du caïd potentat qui fait « l'apprentissage de l'impuis-

sance » au père britannique du Canada dont on célèbre le Couronnement. Un texte fort de Michel Marc Bouchard qui témoigne de son talent à construire des personnages consistants, des affrontements dramatiquement émouvants, une intrigue bien ficelée, des entrecroisements habiles de registres et des répliques d'une redoutable efficacité.

Gilles GIRARD



Indispensables au collégial!

<p>Littérature québécoise Des origines à nos jours Textes et méthode 29,95\$ Parution: avril 1996 19 cm x 28 cm - 256 pages</p>	<p>Littérature Textes et méthode 39,95\$ 19 cm x 28 cm - 463 pages</p>	<p>Face à l'Épreuve Les outils - les œuvres 7,95\$ 20 cm x 14 cm - 112 pages</p>
--	---	---

ÉDITIONS HURTUBISE HMH 7360, BOULEVARD NEWMAN, LASALLE



(QUÉBEC) H8N 1X2 TÉL.: (514) 364-0323 FAX.: (514) 364-7435